

LUMIÈRE DU THABOR

Bulletin des [Pages Orthodoxes La Transfiguration](#)

Numéro 44 • Septembre 2014



**LE TÉMOIGNAGE
CHRÉTIEN SOUS
LE DRAPEAU ROUGE
EN ROUMANIE**

**1 / La dissidence
chrétienne
pendant le régime
communiste en
Roumanie**

**2 / Le père Georges
Calciu-Dumitreasa**

**4 / Sept paroles
pour les jeunes**
par le père Georges
Calciu-Dumitreasa

**19 / Le père Nicolae
Steinhardt**

**20 / Journal de la Félicité
(extraits)**

par le père Nicolae
Steinhardt

Nos remerciements
au frère Élie Marier et
à Valère De Pryck

LE TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN SOUS LE DRAPEAU ROUGE EN ROUMANIE

La dissidence chrétienne pendant le régime communiste en Roumanie

Pendant la période communisme en Roumanie, de 1948 jusqu'à la chute du dictateur Nicolae Ceausescu en décembre 1988, l'Église orthodoxe roumaine pratiquait une politique d'accommodement avec le régime communiste. Cette politique d'accommodement a apporté une certaine paix à l'Église et lui a même permis de croître de certaines façons. Mais le prix qu'elle a dû payer était lourd : soutien public des ambitions socialistes du communisme ; louange du régime et surtout, après 1965, du dictateur mégalomane Nicolae Ceausescu ; justification théologique pour le socialisme marxiste-léniniste et l'ethno-nationalisme - l'« apostolat social » ; silence sur les agissements du régime contre l'Église, que ce soit l'arrestation, l'emprisonnement et l'exécution des prêtres, la fermeture de monastères ou la destruction d'églises (notamment les anciennes églises au centre de Bucarest) ; collaboration active avec la *Securitate* pour identifier des dissidents ; adulation du régime pour la « liberté religieuse » en Roumanie ; acceptation de la surveillance étroite par les agences de l'État des activités de l'Église, surtout les nominations du clergé, l'enseignement théologique et les publications, et même le culte ; imposition de mesures disciplinaires contre les prêtres dissidents ; silence sur les abus humanitaires du régime (règne de terreur de la *Securitate*, emprisonnement, torture et exécutions arbitraires) ; silence sur la destruction massive de villages et déplacement involontaire des populations vers des grands immeubles urbains déshumanisés, ainsi que sur la privation de biens essentiels pour la population afin de financer les projets industriels démesurés et inadaptes, et de promouvoir les exportations et le paiement de dettes extérieures) ; soutien inconditionnel du régime dans les rencontres religieuses internationales (Conseil œcuménique des Églises et autres). (suite page 2).

Ce numéro de *Lumière du Thabor* fait suite en quelque sorte au numéro 27 de juin 2006, consacré à « La Sainte Roumanie ». On y trouvera notamment un aperçu de l'histoire du christianisme en Roumanie et des textes spirituels du starets Basile de Poiana Marului, du saint Païssii Velitchkovski, du père Dumitru Staniloae, du père Bartolomeu Valeriu Anania, du starets Cléopas, du père Jean l'Étranger et du père André Scrima. Vous pouvez télécharger ce numéro du Bulletin à partir de cette page : www.pagesorthodoxes.net/bulletin/telechargement.htm.

Nouveau aux [Pages Orthodoxes La Transfiguration](#) (www.pagesorthodoxes.net)
[Livres liturgiques du rite byzantin](#). Sont disponibles sur demande : *Grand Euchologe sacerdotal* ; Extraits de l'*Arkhieratikon* ; *Livre d'Heures* ou *Horologion* ; *Le Paraclitique* ou *Grand Octoèque* ; *Le Pentecostaire* ; *Les Ménéés*.

Mais en dépit de l'intégration de facto de la hiérarchie de l'Église et d'une bonne partie du clergé, à l'appareil d'État, il y a eu pendant la période communiste une résistance de la part de prêtres, de moines et de fidèles orthodoxes. Comme en Union soviétique, beaucoup ne s'opposaient pas activement au régime, mais souhaitaient surtout vivre leur foi chrétienne dans sa plénitude. Ce que le régime (et dans une certaine mesure l'Église aussi) craignait, c'était des activités – telles que le « mysticisme », fourre-tout pour toute pratique spirituelle personnelle – qui échappaient au contrôle des instances centrales, que se soit l'État ou l'Église. Ainsi, le père Cléopas (Ilié) (1912-1998), higoumène et chef spirituel renommé, se sentit contraint plusieurs fois de fuir dans la forêt pour se distraire de la persécution des communistes. De même, les membres du groupe de prière et de réflexion chrétienne du Buisson Ardent ont été arrêtés et emprisonnés en 1956 justement pour « mysticisme ». Après la persécution intense des années 1948-1954, qui a vu aussi l'intégration forcée de l'Église gréco-catholique à l'Église orthodoxe, peu nombreux étaient les prêtres qui osaient se prononcer publiquement contre le régime. Mais plusieurs prêtres et laïcs ont exprimé ce que beaucoup pensaient mais n'osaient pas dire à haute voix par crainte de représailles.

Nous présentons ici des textes de deux des principaux dissidents orthodoxes, le prêtre Georges Calciu-Dumitreasa et Nicolae Steinhardt. Le père Georges a passé en tout 21 ans dans les prisons communistes, Steinhardt cinq ans. Le père Georges Calciu a même été persécuté par l'Église, alors que Nicolae Steinhardt, intellectuel et homme de lettres juif, a été baptisé en prison et est devenu moine et prêtre par la suite. Le texte de père Georges est composé de sept homélies adressées aux jeunes étudiants en théologie à l'université de Bucarest pendant le Grand Carême de 1978. Les propos du père Georges visent à présenter une vision du monde et du christianisme autres que celle véhiculée par le régime.

Nous présentons aussi des extraits du livre de Nicolae Steinhardt *Le Journal de la félicité*, une sorte de journal intime couvrant surtout son emprisonnement, écrit après sa libération. C'est un document remarquable, démarqué déjà par son titre. Les réflexions de l'auteur ne suivent pas un ordre chronologique et chaque série de souvenirs et de réflexions est signalée par une section intitulée « Boogie mambo rag », d'après trois danses modernes condamnées par le régime. Steinhardt possède une vaste culture surtout sur la littérature et l'art mondial, qu'illustrent les citations et les allusions qui jalonnent le livre. Les textes présentés ici couvrent surtout son baptême et autres moments forts de son emprisonnement.

LE PÈRE GEORGES CALCIU-DUMITREASA

Le père Georges Calciu-Dumitreasa (1925-2006) est le dissident orthodoxe le plus connu de la Roumanie, symbole de résistance religieuse à l'athéisme communiste – et au mutisme de l'Église devant la répression. Personnalité originale, confesseur d'une grande foi, étudiant en médecine, il n'a que 22 ans quand il est arrêté pour la première fois en mai 1948 pour avoir protesté contre l'enseignement obligatoire du marxisme et l'introduction de l'athéisme dans les écoles. Aussi, il avait hébergé un chef des « Confréries de la Croix », organisation de jeunesse de la Garde de fer à laquelle Calciu avait adhéré en 1940. Il passa d'abord deux ans à la prison de Pitesti de triste mémoire, où les communistes procédèrent à une cruelle « rééducation » des étudiants dans le matérialisme athée du marxisme-léninisme. Calciu connut la section d'extermination de la prison Jilava, où les cellules étaient situées à quelques mètres sous terre, sans lumière naturelle ou ventilation, puis la prison d'Aiud. Il est libéré de

prison en 1963, d'abord en résidence surveillée, puis définitivement suite à l'amnistie générale de 1964.

Touché par la foi et le dévouement de certains prêtres qu'il a connus en prison, il veut devenir prêtre, mais il est empêché de suivre des études de théologie à cause de son emprisonnement. Il intègre donc la faculté de philologie et, avec l'appui du patriarche Justinien, en même temps il étudie secrètement la théologie. Il enseigne d'abord le français dans une école secondaire, et lorsque la *Securitate* découvre sa foi, le patriarche Justinien le nomme professeur de français et du Nouveau Testament au Séminaire théologique de Bucarest en 1972. Il sera ordonné prêtre la même année. Protégé en quelque sorte par le patriarche, le père Georges continua ses prédications contre l'athéisme, mais après le décès de Justinien en 1977, le nouveau patriarche Justin est moins sympathique envers ce dissident dans les rangs de l'Église roumaine.

Néanmoins, le père Georges continua des activités « dissidentes » - soutien de Baptistes emprisonnés, tenue de « séminaires libres » pour discuter la vie religieuse en Roumanie, y compris chez les minorités hongroises et allemandes, association avec les fondateurs d'un syndicat libre, sur le modèle de *Solidarnost* en Pologne. À l'automne de 1977 le père Georges proteste contre la démolition de l'église Enei à Bucarest le 10 mars 1977. En janvier 1978, prêchant à la cathédrale patriarcale, il décrit l'athéisme comme « une philosophie du désespoir ». C'est peu après, dans le cadre du Grand Carême de 1978, que le père Georges prononce sept homélies, une chaque semaine, adressés spécifiquement aux jeunes. Les « Sept paroles aux jeunes » du père Georges Calciu sont un de plus puissants témoignages contre l'athéisme issu de l'Église en captivité pendant la période de la guerre froide. Il critique la persécution de la religion, l'athéisme, la fermeture et la destruction des églises, faisant appel non à des arguments intellectuels, mais à la mort et la Résurrection du Christ et à l'amour, comme seules réponses dignes de l'homme face à l'athéisme qui enlève à l'homme sa dignité et nie son désir de transcendance et d'immortalité.

Après la troisième homélie, on verrouilla les portes de l'église, mais le père George prêcha sur les marches de l'église. Puis on ferma les barrières du séminaire, mais les jeunes grimpèrent les murs du séminaire. En dépit des obstacles, semaine après semaine les jeunes (et les moins jeunes) affluèrent du séminaire et des universités de Bucarest aux sermons du père Georges. Sans fléchir dans sa détermination, il présente la Résurrection du Christ comme symbole de la noblesse et la destinée de l'homme, permettant ainsi à l'homme de surmonter la mort à laquelle l'athéisme voudrait le condamner : « Sans la résurrection et la vie et la mort sont privées de sens, sont absurdes. L'amour de Dieu est le gage de notre résurrection et la Résurrection et le fondement de notre foi en Dieu et en Jésus Christ. »

Il fait appel à l'histoire de la Roumanie, où les princes construisaient plutôt que détruisaient les églises : « Construisons une église d'Enei en notre propre âme, une église

princièrè, centrée sur le Christ, vivante et immortelle, jusqu'à ce que nous la voyons rebâtit sur son propre emplacement, un témoignage permanent à notre foi chrétienne et notre identité nationale. » Aimer, c'est vaincre la mort : « Aimer autrui c'est lui dire : "Tu ne mourras pas." »

Indirectement le père Georges critique la hiérarchie de l'Église qui accepte sans protestation la destruction des églises : « Malheur à ceux qui se plient à la force, permettant la destruction qui ne sera jamais acceptée par l'histoire. »

En réponse à ses sermons audacieux, on lui interdit d'abord de prêcher, puis on le suspend de son poste d'enseignant au séminaire. Abandonné par les autorités de l'Église, suspendu de ses fonctions au Séminaire théologique et accusé de fascisme par des prêtres orthodoxes, le père Georges est arrêté le 10 mars 1979 et condamné à 10 ans de prison pour, semble-t-il, « activités néofascistes ». Interné d'abord à l'hôpital psychiatrique de la prison de Jilava, il est transféré à la prison d'Aiud, et il passe une longue période en isolement. Il est battu, humilié et privé de nourriture. Mais les Roumains en exil, dont des personnalités bien en vue telles que Mircea Eliade et Eugène Ionesco, montent une campagne internationale en sa faveur. Il sera libéré à la suite de pressions internationales venant de leaders mondiaux tels que Margaret Thatcher, Ronald Reagan, et le pape Jean-Paul II. Après cinq ans et demi de prison, il est libéré en août 1984 et placé en résidence surveillée. Le 6 octobre 1984 le père Georges est défroqué par l'Église et, lui-même et sa famille constamment surveillés et harcelés par la *Securitate*, contre sa volonté, il se trouve obligé de quitter le pays avec sa famille. En août 1985, il quitte la Roumanie et s'installe aux États-Unis, qui lui accordent la citoyenneté d'honneur. Il devient un puissant symbole de la résistance à l'oppression communiste en Europe de l'Est et il sera reçu à la Maison Blanche par les présidents Ronald Reagan et George Bush père. Après la chute du régime Ceausescu, il visitera souvent la Roumanie, mais les communistes étant encore puissants, il est surveillé et il préfère rester en son pays d'adoption, où il meurt le 21 novembre 2006. Il est enterré au monastère Petru Voda à Neamts.

SEPT PAROLES POUR LES JEUNES

par le père Georges Calciu-Dumitreasa

PREMIÈRE PAROLE POUR LES JEUNES

APPEL

« Dans mon premier livre,
ô Théophile, j'ai parlé de tout
ce que Jésus a fait et enseigné. »
(Ac 1, 1)

Le temps est venu, mon jeune ami, d'écouter cette voix qui t'appelle. Une voix que tu n'as jamais entendue auparavant, à moins que tu ne l'aies entendue, sans l'avoir ni comprise ni écoutée :

C'est la voix de Jésus !

Ne sursaute pas, ne t'étonne pas et ne souris pas d'un air incrédule, mon jeune ami. La voix qui t'appelle n'est pas celle d'un mort, mais celle d'un ressuscité. Il ne t'appelle pas du fond de l'histoire, mais il te fait signe des profondeurs de ton être. Les paroles écrites et prononcées ici proviennent de profondeurs que tu ne connais pas toi-même. Tu as peut-être eu honte ou peur de descendre jusqu'au fond de toi-même afin de les découvrir. Tu as peut-être cru qu'en toi se cache une bête sauvage, un tombeau des instincts d'où surgissent les revenants effrayants des passions et tu n'as pas vu ton visage d'ange, car tu es un ange. Si personne ne te l'a dit jusqu'à présent, Jésus te le dit et son témoignage est vrai car personne ne l'a jamais trouvé coupable de mensonge.

Que sais-tu, mon jeune ami, de Jésus Christ ?

Si tu ne sais que ce que tu as appris à l'école, pendant les cours d'athéisme, tu as été frustré avec mauvaise volonté d'une vérité - la seule qui puisse te rendre libre.

Que sais-tu de l'Église du Christ ?

Si tout ce que tu sais se résume à Giordano Bruno dont on t'a parlé dans cette éducation soi-disant athée-scientifique, tu as été inhumainement privé de la lumière de la vraie culture, du rayonnement de la spiritualité, qui est la garantie de ta liberté en tant qu'homme.

Où as-tu entendu, mon ami, ces paroles : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour ceux qui vous tuent et vous oppriment » (Mt 5, 44) ?

Si tu ne les as jamais entendues, qui et de quel droit te les a-t-il interdites ? Qui t'a interdit de savoir qu'il y a une

meilleure voie, plus juste et plus simple que celle où tu te perds aveuglément à l'heure actuelle ? Qui t'a voilé les yeux pour t'empêcher de voir la merveilleuse rampe de l'amour prêché et vécu par Jésus jusque dans ses dernières conséquences ?

Je te vois dans la rue, mon ami, jeune et beau, et, subitement, tout se change en toi, ton visage se déforme, tes instincts donnent libre cours à leur manifestation comme un ouragan qui bouleverse ton être et tu deviens violent. Où as-tu appris la violence, qui te l'a appris ?

J'ai vu ta mère si douce, les yeux pleins de larmes, ton père au visage durci par le chagrin et j'ai compris que tu ne l'as pas apprise chez eux.

Alors où ?

Tends l'oreille et écoute l'appel de Jésus, l'appel de son Église. À l'extérieur, ta folle violence sera punie par le tribunal et la prison où ton âme se perdra irrémédiablement.

Je t'ai vu avec douleur devant les tribunaux où tes agissements prenaient les dimensions de l'horreur. Je t'ai vu apeuré, cynique ou agissant avec bravade et toutes tes attitudes me montraient combien tu te trouvais au bord du précipice et je me suis demandé encore une fois qui est coupable de ta déchéance.

Viens à l'Église du Christ. Ici seulement tu trouveras la consolation pour ton être ravagé ; c'est uniquement dans son sein que tu trouveras la certitude, car seulement dans l'Église tu entendas la voix de Jésus qui te dit avec douceur : « Mon fils, tes péchés te sont pardonnés parce que tu as beaucoup souffert. Maintenant tu es en bonne santé, va et ne pêche plus ! »

Personne ne t'a jamais dit ces paroles, mais maintenant tu les entends.

On t'a parlé de la haine des classes, de la haine dans la politique, de la haine, encore et toujours de la haine. Le mot amour t'a semblé étranger, mais maintenant l'Église du Christ te montre une route meilleure, une route de l'amour.

Tu as été jusqu'à présent l'esclave de tes instincts, ton corps n'a été qu'un simple instrument de leur extériorisation. Alors que maintenant tu peux entendre cette voix, celle de Jésus qui parle par la bouche de son Apôtre : « Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (1 Co 3, 16).

On t'a dit que tu descends du singe, que tu es une bête sauvage qui doit être dressée, et maintenant tu apprends une nouvelle stupéfiante : *tu es le temple de Dieu, en toi demeure l'Esprit de Dieu*. Tu es rappelé à ta dignité d'être humain métaphysique, tu es relevé des abîmes où l'éducation erronée que tu avais reçue t'avait jeté et écarté de ta vocation sacrée, celle d'être le temple où doit habiter Dieu.

Nous t'appelons à la pureté. Si tu n'as pas oublié le mot conscience, s'il reste encore en toi quelque chose de l'enfant pur, tu ne résisteras pas à cet appel.

Viens dans l'Église du Christ ! Pour apprendre ce que sont l'innocence et la pureté, ce que sont la douceur et l'amour. Tu apprendras quel est ton but dans ce monde, quel est le sens de notre existence.

À ta grande stupéfaction, tu apprendras que notre vie ne s'achève pas à la mort mais à la résurrection ; tu apprendras que toute notre existence tend vers le Christ et que ce monde n'est qu'un moment vide où domine le néant.

Tu auras une *espérance* et cette espérance te rendra fort. Tu auras une foi et cette foi te sauvera. Tu auras un amour et cet amour te rendra bon.

Voir mon jeune ami, le premier message que Jésus t'adresse dans le tumulte de ce monde, à travers le déferlement des passions contre lesquelles personne ne t'a appris à lutter.

Voilà, mon jeune ami, le premier message que Jésus t'adresse par la transparence de tes aspirations à l'innocence dont l'Esprit souffle sur toi de temps en temps.

Jésus te cherche, Jésus t'a trouvé !

Fait dans l'Église Radu-Vodà, le mercredi de la première semaine de carême, le 8 mars 1978.

DEUXIÈME PAROLE POUR LES JEUNES BÂTISSONS DES ÉGLISES

« Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle » (Mt 16,18)

Te rappelles-tu, mon jeune ami, m'avoir entendu te dire qu'une nouvelle voix t'appelle, et que cette voix est la voix de Jésus ? Mais où t'appelle-t-elle et pour faire quoi ? Quelle promesse séduisante Jésus te faite pour satisfaire ta soif de connaissance et de vérité ?

La voix de Jésus t'appelle à son Église.

Tu vis dans une famille, dans une société, dans un monde. Tu es lié à ta famille par l'infaillible voix du sang que tu ne peux renier et qui se venge en te faisant souffrir quand tu le trahis.

Tu vis parmi ton peuple, que tu ressens comme une entité métaphysique, non pas comme un groupement d'individus isolés, mais connue une âme immense et unique pour laquelle tu es tout, et ce tout ne vit que par toi.

Tu existes dans un monde qui comporte des joies et des peines et tu vibres devant ces joies et ces peines, parce

qu'il y a quelque chose en toi qui te lie et t'unit inexorablement à tes semblables.

Où donc se trouve l'Église du Christ à laquelle tu es appelé ?

Elle est partout. Elle comprend en elle-même toutes les créatures humaines, bien plus, elle comprend aussi les créatures célestes, parce que l'Église n'a pas d'histoire : son histoire est le présent spirituel.

La famille, la société, portent le destin tragique de leurs limites dans l'histoire. L'histoire est, par définition, la chronologie des malheurs et la voie vers le salut.

Mais toi, mon jeune ami, tu es appelé à l'Église du Christ qui a été conçue en Dieu depuis l'éternité et qui porte en elle la perfection, de même que le monde porte en lui sa propre essence. La société te considère comme un simple élément du tout, une brique fixée parmi les autres bri-

ques ; la liberté c'est d'être une brique fixée une fois pour toutes. Ta liberté est la liberté de la contrainte et c'est là que commence ton drame parce qu'en réalité ta liberté est en toi, mais tu ne sais pas découvrir ses vraies significations, ni l'utiliser quand tu les a enfin découvertes. On dit que tu n'as pas de liberté, que ta liberté est la compréhension de la nécessité, et cette nécessité t'est imposée par un élément qui t'est tout à fait étranger, comme dans une construction réalisée à partir de matériaux inertes.

L'Église du Christ est vivante et libre. C'est en elle que nous avançons et vivons en toute liberté par le Christ, qui est la Tête de l'Église, car au sein de l'Église, nous connaissons la vérité, et la Vérité nous rend libres (cf. Jn 8,32).

Quand tu souris à un attristé, quand tu aides un vieillard à marcher, quand tu fais la charité à un pauvre et rends visite à un malade, enfin quand tu pries : « Mon Dieu aide-moi ! », tu es dans l'Église du Christ. Quand tu es bon et indulgent, quand tu ne te fâches pas contre ton frère, même si celui-ci a blessé ta sensibilité, quand tu dis « Mon Dieu, pardonne-lui », tu es dans l'Église du Christ. Quand tu travailles honnêtement et que le soir tu rentres fatigué mais avec le sourire aux lèvres pour les tiens, apportant avec toi une lumière humaine et chaude, et quand tu rends le bien pour le mal, tu es dans l'Église du Christ.

Alors vois-tu, mon jeune ami, comme tu es près de l'Église du Christ. Tu es Pierre et Dieu construira son Église sur toi. Tu es la pierre de son Église que rien n'ébranlera, parce que tu es une « pierre » libre, une âme qui s'accomplit dans cette Église et non pas un être condamné à l'immobilité.

Bâtissons des églises, mon ami. Bâtissons des églises du fond de nos cœurs ardents dans lesquels brille la lumière du soleil de justice, qui est le Christ, lui qui nous a dit que par la foi nous devenons libres de tout péché. Bâtissons les églises de notre foi, qu'aucune puissance humaine ne pourra ébranler, parce que les fondations de l'Église, c'est toujours le Christ. Ressens la permanente présence de ton semblable à tes côtés, et ne te demande jamais « Qui est cet homme ? », mais dis-toi bien : « Ce n'est pas un étranger, c'est mon frère. C'est l'Église du Christ, comme moi-même ».

Regarde derrière toi, mon ami, et frémis, regarde devant toi et réjouis-toi. L'histoire est une suite d'événements ossifiés d'où s'élèvent de temps en temps les témoignages

vivants de la foi traditionnelle, incarnés dans les églises et les monastères. Trésor de l'âme roumaine et chrétienne, ils sont l'esprit qui donne vie à notre être national. Tout ce qui est en dehors de cette spiritualité est destiné à périr. Des montagnes entières se sont effondrées, on a brûlé des forêts, des peuples entiers ont péri. Mais les églises sont restées vivantes, les monastères sont l'encensoir d'où s'élève une fumée continue de prières vers le ciel. Nous ne pouvons pas affirmer la continuité d'une spiritualité roumaine, nous ne pouvons pas prétendre avoir assumé la tradition et l'âme roumaines sans altération, si nous détruisons les églises qui les ont pleinement exprimées. Nous ne pouvons parler des princes régnants roumains en détruisant leurs œuvres, ni de Michel le Brave, si nous faisons disparaître en une seule nuit l'église d'Énée. Aucun pressoir, aucune taverne « Le Danube », nouvelle ou ancienne, ne pourra valoir une seule des portes de l'église d'Énée. Aucune doctrine athée, aucun argument soi-disant scientifique ne peuvent t'empêcher, mon jeune ami, de te poser des questions sur l'existence et son sens, sur Dieu et le Salut.

Cette interrogation est la preuve de ta liberté devant toute contrainte, devant la matière ; c'est ton chemin vers l'Église, la porte par où tu y pénètres.

N'hésite pas sur le seuil, mon ami ! Entre ! Depuis si longtemps tu es sur le seuil de l'Église sans le savoir. Depuis tant d'années tu entends la voix de Jésus qui te dit : « Je ne mettrai pas à la porte celui qui viendra à moi. »

Les gens te pourchassent, t'oppriment, t'aliènent. Jésus te reçoit, te caresse et te rend à toi-même.

Viens à nos côtés construire des églises. Bâtissons dans notre âme une autre église d'Énée, fondée sur le Christ et la tradition vivante et immortelle, jusqu'à ce que nous la voyions réellement érigée à sa place, merveilleux témoignage de notre foi chrétienne et de notre affirmation nationale.

Sans églises, sans monastères, nous ne sommes que des « bons à rien ». Celui qui détruit des églises, détruit aussi l'argument de notre continuité matérielle et spirituelle sur cette terre que Dieu nous a destinée.

Jeune ami, tu n'es plus seul. Tu es dans l'Église du Christ.

Fait dans l'Église Radu-Vodà,
le premier mercredi du carême, le 15 mars 1978

TROISIÈME PAROLE POUR LES JEUNES

LE CIEL ET LA TERRE

« Ce sont de nouveaux cieus et une nouvelle terre que nous attendons selon sa promesse, où la justice habitera ». (2 Pierre 3,13)

Je m'adresse de nouveau à toi, mon jeune ami, parce que je t'ai choisi parmi tous ceux à qui j'aurais pu m'adresser, car tu es le plus digne d'entendre la Parole du Christ, tu es noble et pur, puisque l'éducation athée qui t'a été inculquée n'a pas encore réussi à assombrir le ciel qui est en toi. Tu es encore capable de regarder vers le haut, tu peux encore entendre les appels spirituels ; le vol de ton âme vers les sphères célestes n'a pu être emprisonné par les grilles de certaines conceptions arbitraires. L'aspiration au ciel existe pour toi, tu n'es pas devenu le prisonnier de la matière. C'est pourquoi je t'appelle, mon jeune ami, sept fois, car sept sont les louanges quotidiennes adressées à Dieu, comme cela est indiqué dans les psaumes : « Sept fois le jour je te loue pour tes justes jugements » (Ps 118, 164).

Aujourd'hui, nous parlerons du ciel et de la terre.

Je ne veux pas t'effrayer, mon jeune ami, avec les tableaux bouleversants de la fin du monde. Tous les jours, nous avons la mort devant nous, sa présence est plus suffocante que la vie, plus réelle, parce que la mort est notre cauchemar de jour et de nuit. Tu vis avec la mort près de toi, mon ami, et tu ne t'y es pas encore habitué, car tu es vivant et fidèle à toi-même, plus vivant et plus fidèle à toi-même que tu ne te l'imagines.

Un ciel et une terre.

Je me souviens d'une poésie. Quelqu'un la récitait à la télévision, le poète lui-même. Il avait la main droite levée, sur son visage se lisait une inspiration forcée et il scandait d'un ton monotone, tout en essayant de communiquer à son auditoire une sorte de transe, même mimée. Chacun de ses vers était repris par un chœur d'enfants, fausse litanie imposée par l'occasion.

« Ciel, tu peux nous compter, un par un, deux par deux, trois par trois... » et ainsi de suite jusqu'à dix.

C'était une imprécation, un défi qu'il lançait au ciel. Dans son essence, la poésie que j'ai entendue voulait dire que le ciel pouvait compter le poète, et ceux qui étaient avec lui, un par un, ou deux par deux ou pas trois, qu'il pouvait bien les compter tous, mais qu'il ne pouvait pas les vain-

cre. C'était à peu près son idée. C'était un poète athée et adepte du matérialisme.

Athée déclaré.

Mais à quel ciel pouvait-il s'adresser ? Serait-ce à la force constituée par les couches successives de l'atmosphère ? Sa poésie n'aurait été qu'un monologue sans aucun sens. Le poète, si l'on en juge par la conviction qui l'animait pendant qu'il parlait, s'adressait à quelqu'un qui pouvait l'entendre et même le compter. C'est curieux, car il n'était pas question d'une personnification, si banale pour la poésie, mais il croyait fermement qu'il était entendu et que son défi était un acte d'héroïsme. Il s'adressait au ciel métaphysique qu'il essayait à tout prix de diminuer et de nier, tout en l'affirmant.

C'est de ce ciel que je veux te parler, mon jeune ami.

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre » (Gn 1, 1).

Le ciel et la terre, une réalité immanente et une réalité transcendante, une donnée matérielle et une aspiration à l'accomplissement : un espace temporel et une existence aspatiale et atemporelle.

Dès lors et jusqu'à aujourd'hui, nous gardons en nous la nostalgie de notre intégration dans le ciel de Dieu, dès lors et jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons pas oublié un seul instant que le ciel de Dieu est l'endroit auquel aspire le ciel qui est en nous.

Dis-moi, mon jeune ami, dans quelle mesure as-tu cru que tu descends du singe ainsi que l'école, la radio, la télévision, les journaux et les réunions de jeunes se plaisent à te le dire et te le répéter de façon obsessionnelle, et dans quelle mesure as-tu été honoré par cette descendance ?

Noam Chomsky dit que les « hommes les plus stupides apprennent à parler, mais le plus intelligent des singes n'y arrivera jamais. »

Et maintenant, voici qu'une voix du ciel s'adresse à toi : « Tu es mon fils ! » Et la voix te confirme, comme elle le fit pour Jésus quand il était sur la terre : « Je t'ai glorifié et te glorifierai à nouveau » (Jn 12, 28).

Tu es terre et ciel, obscurité et lumière, péché et grâce.

Je sais, mon ami, que les questions sur le sens de ton existence dans le monde et sur la raison d'être du monde en général te tourmentent. As-tu vraiment pu être satisfait par la réponse apportée à la question timide, réponse toute prête, formulée avec autorité : « Le Ciel est une fiction, la matière est tout. Elle te parle par les sens internes et externes. »

C'est donc la matière elle-même qui aurait organisé sa structure et son évolution selon certaines lois si compliquées, avant même l'existence de la moindre cellule d'un cerveau, qu'au moment de l'apparition du cerveau supérieur de l'homme (seule voie qui permet à la matière de se reconnaître), la matière n'a plus pu se reconnaître elle-même. Dès lors, elle se débat dans une tentative stérile et piteuse pour découvrir les lois que la matière acéphale a fixées à une époque où elle n'était que ténèbres et inconscience.

Que penses-tu de ce jeu de l'inintelligence qui annule toute intelligence humaine, fût-elle collective ? Tu vois donc que la logique la plus élémentaire t'oblige à reconnaître une intelligence *extra mundum*.

Mais moi, je t'appelle à t'envoler beaucoup plus haut, je t'appelle à un don total de toi-même, au courage qui défie la raison ; je t'appelle à Dieu.

Je t'appelle à ce qui transcende le monde afin que tu connaisses le Ciel infini et ses joies spirituelles, le Ciel que tu cherches à tâtons dans ton enfer actuel, dans ta recherche et même dans ton état de révolte non-délibérée.

Ce Ciel avec sa hiérarchie divine, avec sa lumière divine qui descend de marche en marche pour retourner ensuite à sa propre source qui est Dieu lui-même, ne nous compte pas deux par deux, ni cinq par cinq, ni dix par dix.

Parce que devant le ciel, mon ami, tu n'es pas une pauvre pièce prise dans un mécanisme qui t'écrase, mais une âme, un tout en soi et si libre dans tes actes, si digne d'être estimé, que Dieu lui-même sous le visage de la deuxième Personne de la Trinité, est venu au monde afin d'être crucifié pour toi.

Comme il doit te sembler ridicule le défi du poète qui croyait avec tant de force au Ciel, qu'il ressentait le besoin d'associer à ses imprécations, le chœur d'enfants, comme s'il s'agissait d'un bouclier.

Ne crois pas, jeune ami, à la toute puissance de la matière !

La terre est limitée, nous pouvons épuiser la matière en quelque minutes, par scissions successives, jusqu'à sa disparition totale, pour arriver au néant, si nous ne reconnaissons pas Dieu. Tu vois bien que les affirmations absolues du matérialisme reposent sur un support faible. Tu vois bien que les attributs qu'il accorde à la matière, tels que l'infini, l'éternité, l'autocréation sont des notions purement spirituelles.

Si je niais le Ciel, je nierais par là même toute existence qui échappe à mes sens. Si je niais l'esprit, j'admettrais qu'au moment où je ferme les yeux et je me bouche les oreilles, le monde cesse d'exister.

Et maintenant, mon ami, je veux te réciter le plus beau poème qui ait jamais été écrit sur le Ciel et sur la terre. C'est le début de l'Évangile selon Saint Jean : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Tout fut par lui et sans lui rien ne fut. De tout être il était la vie et la vie était la lumière des hommes et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres n'ont pu l'atteindre » (Jn 1,1-5).

Comment les ténèbres pourraient-elles emprisonner la lumière, comment la matière pourrait-elle étouffer l'esprit, comment l'athéisme annulerait-il la foi ou la contrainte, la liberté ?

Le Ciel compte toi seul et il ne compte que toi, comme il compte chacun d'entre nous, il te compte toi, qui es un être unique et irremplaçable, un homme !

Fait dans l'Église Radu-Vodà
le mercredi de la deuxième semaine
du carême, le 22 mars 1978.

QUATRIÈME PAROLE POUR LES JEUNES

LA FOI ET L'AMITIÉ

« Il n'y a pas de plus grand amour
que de donner sa vie pour ses amis ».
(Jn 15,13)

Voici, mon jeune ami, que nous avons déjà parcouru la moitié du chemin que nous avons commencé ensemble le premier mercredi du Carême.

C'est alors que tu as pour la première fois entendu l'appel que tes oreilles assoiffées de vérité ont reçu, et que ton esprit désireux d'absolu a suivi.

À ce moment-là, j'étais seul, mais je savais que ma voix n'était pas *vox clamantis in deserto*, « une voix clamant dans le désert », parce que c'étaient les paroles du Christ. Lorsque je te disais « Prépare la voie au Seigneur, que les sentiers qui conduisent à ton cœur soient droits », je savais que tu assumerais ces paroles. Et je ne me suis pas trompé.

Regarde combien d'entre nous sont présents aujourd'hui, pour témoigner, ne serait-ce que dans notre propre cœur de notre foi en Christ et de notre amour envers les autres.

Pourquoi t'ai-je nommé « mon ami », et pourquoi ai-je reposé mon âme entre tes mains, jeune homme ? Pourquoi ai-je cru en toi au point de t'impliquer à mes actes de foi, au point de risquer ma vie pour toi ?

Parce que mon esprit a connu ton âme avant même que tu n'aies écouté mes paroles et avant même que je ne t'aie vu. Je connaissais tes angoisses et tes inquiétudes, tes malheurs et tes souffrances. J'avais compris dès lors que ta méchanceté n'était qu'un bouclier contre le monde et que ta bravade n'était qu'une défense contre tes blessures. Parce que tu es mon ami. Nous sommes liés par une amitié libre que rien ni personne ne pourra détruire, puisque notre liberté nous est garantie par Jésus, et lui est le fondement de notre amour, lui qui est ressuscité, lui qui a dit : « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait son maître, je vous appelle amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jn 15, 15).

Qui t'a fait part de telles vérités ? Tu es entouré de toutes parts par une atmosphère mystérieuse, comme un complot tramé par les puissants de ce monde. Un filet sélectif ne laisse parvenir à toi que ce qui t'asservit à une idée unique ou à une conception imposée. Où est ta liberté de choix et où est ta parole ? Où est la noble liberté que Dieu

t'a accordée et à partir de laquelle tu peux avoir la satisfaction de répondre de tes actes devant l'histoire ?

Alors, pourquoi serais-je étonné de constater que tu ne sais pas ce que c'est que la liberté, ni comment l'utiliser. Pourquoi serais-je étonné de voir que tu ne sais pas ce que sont l'amitié et l'amour, ni à qui les prodiguer, ni comment les conserver ?

Qui dans ce monde est ton ami, ou plutôt, qui mettrait sa vie en jeu pour toi ? Quel que soit le groupement social auquel tu appartiennes, tu es exclu des raisonnements fondamentaux, les seuls qui justifient l'existence de ces groupements en tant que phénomènes sociaux. Toute exclusion de ces justifications te met dans la posture d'esclave. Il existe un mystère philosophique et social dont on t'a écarté pour ne t'en offrir que les conclusions avec autorité. Si tu ne peux apprendre la voie qui permet d'arriver aux conclusions, pourquoi serais-tu capable de comprendre la conclusion ? Et si tu en es capable, alors pourquoi ce mystère ?

A-t-on peur de la droiture de ton jugement ? Ou bien de ta liberté ? Ou enfin de ton amitié ? La foi religieuse peut-elle faire l'objet d'une interdiction ?

L'esclavage idéologique est aussi grave que toute autre forme d'esclavage !

Jésus t'offre, par son Église, le mystère profond de sa divinité et de son amitié. Tu n'es plus un esclave mais un ami, si on te dévoile le mystère des œuvres divines.

Tu hésites depuis longtemps, mon ami, à choisir Jésus pour ami. Peut-être peur de l'océan de liberté spirituelle dans lequel tu aurais dû plonger. Mais Jésus t'avait choisi bien avant que tu n'aies entendu sa voix : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai institués pour que vous alliez et portiez du fruit et un fruit qui demeure » (Jn 15,16).

Le choix a été fait il y a longtemps, car Jésus t'a toujours aimé, jeune homme, et maintenant tu as répondu à son appel. Désormais, tu es chargé de partir et de rapporter des fruits qui demeurent.

Sois un prophète de Jésus pour le monde dans lequel tu vis. Aime ton prochain comme toi-même et sois ami avec tous les hommes. Répand par toutes tes actions cet amour

unique et illimité qui élève l'homme de l'état d'esclave à celui d'ami de Dieu.

Sois le prophète de cet amour libérateur. Il te libère de toute contrainte en te rendant l'amour qui te permet de t'offrir à Dieu.

L'asservissement le plus humiliant que tu puisses connaître est celui qui t'interdit toute envolée théologique, toute tentative de transcender l'immanent et sa captivité. Il semble qu'on te dise : « Tu es l'esclave de ma volonté, et ma volonté t'interdit de croire autre chose que ce que je te permets de croire. »

Pourquoi te refuse-t-on la possibilité de quitter l'espace où tu es prisonnier de tes sens et de ta raison ? Pourquoi t'impose-t-on de considérer comme étant réel seulement ce qui entre dans ce cadre et pourquoi t'affirme-t-on que le reste n'est que fiction ?

Et dans ce cas-là surtout, pourquoi ne te laisse-t-on pas pénétrer par ta propre expérience cette soi-disant fiction pour que tu la dissipés toi-même ? Aurait-on peur par hasard que cette « fiction » ne soit plus réelle que celle que l'on t'impose en tant que seule réalité ?

Un système philosophique - ou théologique - et surtout une conception de vie ne peut être supprimée de l'extérieur. De ce point de vue, il demeure une réalité immuable et indestructible. Des phrases comme « La religion c'est l'opium des peuples » ou « la religion a été créée par les classes exploitantes », ne sont même plus capables aujourd'hui de déclencher un sourire. Elles sont purement et simplement ignorées.

Quant à toi, puisque tu es jeune, on te demande de prendre au sérieux l'argumentation pseudo-savante d'une « Bible de guignol » ou d'un « Anti-sermon » du *Scînteia Tineretului*¹ fondée sur la seule interdiction d'y répondre.

Sur le plan social, la liberté signifie la lutte des idées, mais pour Jésus, elle signifie la libération du péché et de la mort.

Chez nous, l'athéisme a un cours forcé et de plus en plus restreint. Sa vie repose sur l'autorité de l'État. La Foi, elle, est en plein essor, car elle est vitale.

L'autoritarisme asservit, la vie libère.

J'ai lu dans *Contemporanul*² du 1^{er} novembre 1977, sous le titre « Avec les athées à propos de... la religion », les

¹ *L'Étincelle de la jeunesse*, organe de l'Union de la jeunesse communiste en Roumanie.

² *Le Contemporain*, organe hebdomadaire du Conseil de la Culture et de l'éducation socialiste en Roumanie.

déclarations de certains jeunes lors d'une enquête menée par le reporter de la revue. Toute enquête à caractère religieux est chez nous source d'angoisse et de peur, car pour les autorités, être croyant équivaut presque à une trahison. Mais les jeunes dont je vous parle - tous membres du PCR [Parti communiste roumain] - ont répondu conformément à leur foi et leur foi les a rendus libres. Je vous conseille à tous de lire cet article du *Contemporanul*, qui est l'organe officieux de l'idéologie matérialiste du PCR. Vous verrez là que les jeunes interrogés se sont libérés de l'esclavage d'une « théorie » qui aurait pu les convaincre de cacher leur véritable foi pour faire des déclarations purement d'athéisme. Ils ont vaincu l'instinct de conservation et ont affirmé publiquement et avec courage leur foi et la liberté de choisir cette foi qui est la leur. Ils ont ouvertement choisi l'Église et le Christ.

C'étaient tous des jeunes, mon ami, bons et généreux comme toi, braves comme toi, c'étaient nos amis. C'est pourquoi certains d'entre vous leur avez écrit des mots d'estime et d'encouragement, car vous vouliez leur dire de cette façon que les meilleurs croient comme eux, aiment comme eux, veulent s'exprimer librement comme eux.

Mon ami, c'est cet amour infini du Christ qui nous lie, c'est la foi en lui qui nous lie organiquement, c'est notre amitié commune qui nous lie, car nous sommes tous amis du Christ.

N'aie pas peur, jeune ami, d'affirmer ton amitié pour Jésus Christ. *N'aie pas peur de repousser une idéologie athée qui n'a pour seul but que la destruction de ton âme* en tant qu'entité métaphysique, ou qui tente tout au moins de la mutiler. N'aie pas peur d'affirmer que notre peuple est depuis ses origines chrétien orthodoxe et que *vingt ou trente années d'athéisme imposé et de propagande matérialiste ne peuvent arrêter l'aspiration de ce peuple à l'absolu.*

Crois et aime !

La foi te rend libre, l'amour t'unit. Tu seras libre par ton union avec Jésus et tu resteras dans son amour.

Tu vois, mon jeune ami, que tu t'es élevé si haut que tu es maintenant l'ami du Christ !

C'est pour cela que je t'aime, jeune ami, et c'est pourquoi je crois en toi.

Fait en l'église Radu-Vodà,
le troisième mercredi du carême,
le 29 mars 1978.

CINQUIÈME PAROLE POUR LES JEUNES

LA PRÊTRISE ET LA SOUFFRANCE HUMAINE

« Tu es prêtre pour l'éternité
selon l'ordre de Melchisédech ».
(Hébreux 4, 6)

Peut-être, t'es-tu demandé, mon jeune ami, pourquoi c'est justement moi qui me suis adressé à toi, au nom de quoi et de qui je te parle. Que droit ai-je de prononcer cette parole qui te trouble et t'oblige à te poser des questions inquiétantes ? Pourquoi suis-je venu confirmer tes peurs incomprises et t'ouvrir des perspectives si nouvelles et inattendues qu'elles brisent ton fragile équilibre de défense ? En te révélant ta pureté et ton innocence que tu ne te connaissais pas, je t'ai peut-être rendu plus vulnérable encore à la méchanceté du monde. Est-ce une finalité, ou un événement aveugle, un destin tracé par les étoiles, un océan aveugle dans lequel tu nages sans l'espoir d'un riva-ge ?

Je te parle au nom du Christ et de son Église. Je te parle au nom de la prêtrise que j'ai choisie à l'appel de Jésus. Car rien de ce qui se passe dans ce monde n'est le jeu du hasard inconsistant et arbitraire, mais tout a une cause et tout vise une finalité qui transcende le monde. La cause, c'est Dieu, et la finalité, c'est toujours Dieu. Il est le commencement et la fin, l'Alpha et l'Oméga.

Mais quel est le tableau de ce monde ? Quelle certitude nous offre-t-il, quel bonheur nous attend aux tournants inconnus de la vie, comme consolation dans le malheur ?

Je ne commencerai ni avec la mort, ni avec la vie, ni avec le commencement, ni avec la fin, mais avec les faits donnés, avec ce qui nous arrive chaque jour.

T'es-tu demandé, jeune ami, quel est ton rôle dans ce monde et si tout se réduit à ce monde ? Si nous sommes nés pour être les esclaves de la matière - et encore par une justification philosophique - alors la finalité de la vie c'est l'esclavage.

Si notre liberté se réduit à la nécessité ou à la logique - ce qui en dernière instance est exactement la même chose - alors notre liberté c'est aussi l'esclavage.

Si toute notre connaissance se réduit à une compréhension stérile et jamais réalisée, notre connaissance c'est encore l'esclavage.

Si notre amour se résume à la lutte pour l'existence, et notre sacrifice à la continuité de l'espèce, alors cet amour et ce sacrifice sont toujours l'esclavage.

Enfin si toutes nos convictions tirent leur source d'une doctrine imposée par les autorités officielles, elles expriment le même esclavage.

Et dans tout cet enchaînement, jeune ami, où est la place réservée à ton âme ?

Tu sens qu'au-delà de tout le matérialisme par lequel tu as été intoxiqué, qu'au-delà de l'athéisme qui t'est imposé avec violence idéologique, il y a quelque chose de beaucoup plus vaste, beaucoup plus authentique et beaucoup plus proche de toi que tout ce qui t'a suffoqué dans ce bain matérialiste. L'esprit qui est en toi te pousse vers ce quelque chose, comme vers un monde dont tu rêvais et soupçonais l'existence. Ce monde s'entrevoit comme un espace couleur d'azur, baigné dans la lumière du soleil, à travers les grilles des interdictions qui te sont faites par la société.

Sache, mon jeune ami, qu'aucune idéologie athée, aucune règle, même si elle t'est imposée avec autorité, ne peut dresser un mur totalement impénétrable entre toi et le monde spirituel.

On ne peut emprisonner l'âme.

C'est une loi que les matérialistes ignorent et c'est ce qui les perd.

Sur le plan spirituel, il n'existe pas d'emprisonnement sans espoir !

Tes enseignants te prêchent l'athéisme et ils vont en secret à l'église : voici une fissure qui permettra à la lumière dorée de l'espace spirituel d'arriver jusqu'à toi.

Les dirigeants idéologiques n'arrêtent pas de tonner contre la religion en proférant des imprécations les plus terribles, mais dans des moments de malheur, ils font le signe de croix à la hâte en demandant l'aide de Dieu. Comme au moment du séisme du 4 mars 1977 ! Voici encore une fissure qui permet à l'âme de s'évader de son cachot étouffant que l'idéologie officielle a construite avec tant d'assiduité.

Lors des réunions d'athéisme, les orateurs qui sont obligés de prendre la parole blâment ceux qui sont soupçonnés ou pris sur le fait dans l'accomplissement de leur crime : celui d'aller à l'église. Mais au-delà de leurs af-

firmations prononcées sur un ton faux, tu sens leur peur. Ils ont peur qu'on ne découvre qu'ils ont eux aussi une foi religieuse. Le mensonge dans lequel ils baignent de façon si lamentable brise encore une fois le mur de ton cachot : par là tu sens entrer une douce lumière et tu te demandes : « D'où vient cette lumière surnaturelle ? C'est une lumière transcendante à notre monde. »

Je t'ai parlé de tout cela dans mes quatre paroles précédentes et je t'en parlerai par la suite. Parce que je suis prêtre du Christ. Parce que Dieu nous a révélé par son amour, ce mystère de ses œuvres. Puisque Jésus m'a ordonné de te le faire connaître, à toi aussi, pour que tu ne puisses pas dire : « Moi, je n'ai pas su. » Pour que tu saches que tu peux t'envoler et que seul le vol spirituel est réellement élevé ; celui de la matière est un vol aux ailes brisées.

Je t'ai parlé de tout cela parce que l'Église du Christ est sortie des catacombes. Elle respandit avec éclat sur la terre de ce pays, solidement bâtie dans nos cœurs.

L'église d'Énée a été démolie, mais qui parmi nous, quel Roumain et quel chrétien peut l'oublier ? À sa place on construira une taverne, symbole d'une conception qui considère que l'Église est une calamité et que le bistrot est une source de bonheur pour le peuple.

Pauvre architecte qui va construire cette taverne. Son nom restera à jamais associé à la destruction d'un témoignage vivant du génie traditionnel roumain, génie de construction et de foi.

Pauvre autorité qui croit fonder sa gloire et son pouvoir sur la destruction d'églises et sur la construction de bistrots.

Pauvre conception qui considère qu'une auberge « Agapia » a plus de valeur qu'un monastère « Agapia »³.

Pauvres gens qui considèrent que le Patriarcat roumain fait désormais partie de l'histoire morte et peut être jeté au musée, sans avoir compris qu'il est vivant et bien présent. Il ne représente pas une page d'histoire ossifiée mais une âme vivante.

À plaindre sont ceux qui plient sous la contrainte et qui admettent des destructions qui ne seront jamais admises par l'histoire. Je vous ai dit tout cela parce que je suis prêtre, parce que nous sommes prêtres et nous obéissons au commandement de Dieu qui dit qu'on ne cache pas la lumière allumée sous le boisseau, mais elle doit briller au devant de tous (cf. Mt 5,15).

Je vous ai dit tout cela, mes jeunes amis, pour que vous puissiez juger devant Dieu s'il est juste d'écouter les hommes plus que Dieu lui-même (cf. Ac 4,19), parce que celui qui s'est sacrifié sur la croix pour le rachat de l'humanité nous a ordonné de ne pas cacher la vérité divine.

Je vous ai dit toutes ces choses pour que vous compreniez que notre foi nous permet de briser les murs et de rompre les chaînes des préjugés et des abus même si « dans le monde vous aurez à souffrir » (cf. Jn 16,33).

Il y a une guerre continue entre le bien et le mal, entre la justice et l'injustice, entre la liberté et la captivité des idées, entre la pureté et la corruption, et tous ces combats se livrent sur un seul champ de bataille, le cœur de l'homme. C'est à ce cœur que je parle, moi prêtre du Christ, car le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, comme le dit Blaise Pascal.

Quelle est alors la signification de la prêtrise ?

Qu'est-ce que cela signifie d'être le témoin affligé de la souffrance humaine et de la porter sur ses épaules ?

C'est être celui qui réchauffe le lépreux dans son sein et qui donne la vie au moribond en soufflant sur sa bouche.

C'est être le consolateur fort de chaque malheureux, quand tu te sens toi-même vaincu par l'impuissance.

C'est apporter un rayon de lumière brillante dans les cœurs des malheureux, alors que tes yeux aveugles ne voient plus depuis longtemps la lumière.

C'est porter sur tes épaules la montagne de la souffrance humaine, alors que tout ton être crie, brisé par le fardeau de sa propre souffrance.

Mais ta chair se révoltera et dira : « C'est inadmissible. Cet héroïsme est absurde. Où est cet homme, où est ce prêtre que tu nous décries pour que je mette aussi mes souffrances sur ses épaules ? »

Et pourtant, il existe ! Il sommeille en nous et se réveille de temps en temps ce prêtre du Christ qui, à l'instar du bon Samaritain, se penche sur celui qui est tombé aux mains des brigands, le met sur son âne, le conduit à l'Église de Jésus pour qu'il soit guéri. De temps en temps le prêtre de Jésus qui est en nous, oublie son « ego » et te console, homme de la souffrance.

Qui d'autre peut aujourd'hui douter de ta souffrance ? Qui d'autre, attristé par ton sort, peut t'apporter aujourd'hui des paroles de consolation ? De qui peux-tu encore entendre aujourd'hui les paroles du Christ : « Venez à moi, vous qui êtes accablés et fatigués... » (Mt 11, 28).

³ Monastère de femmes « Agapia » en Moldavie.

Je t'ai vu mon jeune ami être brutalisé par des adultes, être blessé et insulté pour avoir été coupable d'être jeune. Je t'ai parlé alors comme à un homme faible et qui souffre, comme à un être sensible et sans défense. Je t'ai vu alors, à mon grand effroi et à ma grande joie, te baisser pour me baiser la main, étonné toi-même par ton geste inattendu, qui tirait sa source du fond de tes blessures. Car ce n'est pas à moi que tu as baisé la main, mais au prêtre du Christ qui t'apportait la consolation.

Puisque tu as vaincu la mort à laquelle te condamnait une doctrine athée, puisque tu es ressuscité en t'élevant des ruines du matérialisme qui s'est effondré grâce à ta jeunesse et à ta foi, je vais te dire maintenant les paroles de Jésus transmises par l'Apôtre des peuples. Elles sont absurdes pour les prisonniers de la matière et du matérialisme, pour ceux qui substituent des bistrots aux Églises et l'indécence à la souffrance. Mais pour toi elles seront pleines de signification spirituelle et de vérité.

« Le langage de la croix est en effet folie pour ceux qui se perdent ; mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, il est puissance de Dieu car il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, j'anéantirai l'intelligence des intelligents. Où est le sage ? Où est l'homme cultivé ? Où est le raisonneur d'ici-bas ? (1 Co 1,18-20) »

Où sont-ils tous ces hommes, mon ami ? Il n'y en a plus un seul. Toi seul, peuple saint, demeures vivant et entier dans l'Église du Christ, épargné par Dieu. Tu es le fondement sur lequel se forme l'âme orthodoxe de la nation roumaine. Tu es son seul salut et sa durée à travers les siècles.

Fait dans l'Église Radu-Vodà,
le quatrième mercredi du carême,
le 5 avril 1978.

SIXIÈME PAROLE POUR LES JEUNES SUR LA MORT ET LA RÉSURRECTION

Aujourd'hui, mon jeune ami, nous allons parler de la mort et de la résurrection. Quelle étrange union antinomique pour tes oreilles qui ne connaissent que la vie et la mort. Toi, mon jeune ami, tu ne connais que le sens logique des affirmations. Serré par la contrainte, dans le corset matériel des choses, tu sais que l'eau coule dans la vallée, que le feu brûle et que les nuages contiennent des décharges électriques. Et ces connaissances doivent te permettre de dormir en paix, de tendre l'oreille pour obéir, de limiter ton entendement à ce que l'on te donne. On t'offre la recette de l'univers comme celle d'un plat de frites. Les doyens des idéologues athées ont soi-disant eu des révélations qui leur ont permis d'entrer en possession de la vérité absolue. On t'impose ainsi d'accepter chaque nouvelle erreur comme vérité absolue. Et toute tentative d'émettre un jugement critique sur une affirmation idéologique est considérée comme étant une dangereuse attitude hérétique. Les officiants de l'athéisme commencent tout de suite la chasse aux sorcières.

Les pôles de notre existence s'étendent entre la vie et la mort, affirme toute conception matérialiste. Le destin de l'homme est de naître et de mourir selon les caprices de la nature, ou bien par le simple jeu de la libido.

« En vérité, en vérité, je vous le dis,
si quelqu'un garde ma parole,
il ne verra jamais la mort. » (Jn 7,51)

Toi, homme, tu n'as pas de destin personnel. Toi, tu suis la loi de la nécessité et de la quantité, qui par miracle devient qualité, et tu dois l'accepter, car elle seule dirige ta vie et ta mort.

Cela signifie, mon ami, que tu es l'être le plus malheureux de la terre, parce que ni les planètes, ni les animaux n'ont conscience de la vie et de la mort. Mais toi tu l'as. Tu sais que tu vis et surtout tu sais que tu vas mourir. Toute ta vie s'écoule dans la noire perspective de la mort. Notre époque moderne n'a absolument pas augmenté tes chances de vivre. Par contre elle a beaucoup multiplié tes chances de mourir. La civilisation et la mort, tragiques cavaliers de l'Apocalypse, font des ravages sur notre planète depuis un siècle. Aucun ange de la résurrection n'apparaît à l'horizon. Et aucun archange ne transperce les nuages d'une voix terrible pour dire aux cavaliers terrifiants : « Arrêtez ! »

Dans le ciel matériel de l'athéisme qui limite ton horizon, il est écrit en lettres funèbres : « Il n'existe que la vie et la mort. » Et ensuite vient une interdiction terrible : « Il est interdit de croire à la résurrection ! »

Mon ami, qu'est-ce que l'athéisme t'a proposé en remplacement quand il t'a interdit de croire à la résurrection ?

Quel don sacré t'a-t-il offert quand il t'a pris Jésus, le Ressuscité ? À quelles autres fêtes sereines t'a-t-il convié quand il t'a fait travailler pendant la semaine de Pâques et de Noël ? Quelle purification et quel repos spirituel ton visage exprimait-il après que la boue des calomnies et les slogans de la violence eurent souillé les fêtes chrétiennes ?

Autrefois, les gens cherchaient à vivre le temps de Dieu, les dimensions étendues vers l'infini des temps : aujourd'hui, nous parlons de meetings. Autrefois, nous faisons la paix avec tous nos semblables à Pâques d'après les paroles du chant pascal : « ... embrassons-nous les uns les autres. Embrassons nos frères ainsi que ceux qui nous haïssent. Pardonnons tout à cause de la Résurrection. » Aujourd'hui, le jour de Pâques, on nous distribue des distractions champêtres avec des orgies d'alcool qui s'achèvent inévitablement par des actes de violence.

Tu sais, mon ami, qu'une conception n'est pas valable par le fait qu'elle existe, mais grâce à ses effets positifs. Et alors, mors ami, juge, compare et apprécie par toi-même, mais surtout décide-toi. Parce que tu dois choisir entre le bien et le mal, entre la douceur et la violence, entre la vie et la mort.

Mais maintenant je vais te prendre avec moi sur un nouvel horizon. Pour cet envol inespéré, il va falloir que tu renonces aux préjugés que les sens matériels ont implantés dans ton cerveau. Il va falloir que tu purifies ton cœur des passions que tes éducateurs ont développés avec tant de soins depuis ton enfance jusqu'à maintenant, en leur donnant de l'éclat et le nom de vertus ; élimine l'incroyance et l'athéisme, la haine et le manque de respect pour les hommes, le servilisme et la violence, la lâcheté et l'orgueil.

Et ainsi, tu pourras te diriger vers le grand festin de la Résurrection. Tu dois comprendre que la résurrection du Christ est une remise à neuf de l'Univers, et que par ta transformation c'est le monde entier qui change aussi ; car à la Sainte Cène, quand Jésus annonce l'approche de la Passion, celle-ci doit prendre pour le monde une valeur mystique et salvatrice. Tu dois comprendre que la Passion mène à la mort, et la mort, à la Résurrection.

Mais si la résurrection n'existe pas, si la seule réalité est la mort, alors nous sommes plus malheureux que les pierres ; car si nous regardons les choses sans la lumière de la foi, notre vie dure depuis notre naissance jusqu'à l'âge de la mort, qui peut tout aussi bien être d'un jour que de soixante-dix ans : à partir du moment où nous naissons, nous sommes assez âgés pour mourir. Mais quelle est la signification de ce court intervalle devant l'éternité de la mort ?

Mourir comme un animal c'est mourir purement et simplement. C'est disparaître comme une pierre qui dégringole de sa place vers l'abîme, comme un veau à l'abattoir frappé par le couteau meurtrier. Une telle mort n'a rien d'humain en soi. C'est un cauchemar, car au-delà de cette mort, on n'entrevoit aucune lumière, il n'y a que des ténèbres affreuses. La vie humaine est dans son essence tragique à cause de la mort et de la souffrance qui la précède.

Croyant ou incroyant, personne ne peut échapper à ce dernier jugement qui précède d'un instant l'agonie et qui est le tribunal de notre conscience. Et qui, lors de ce dernier jugement, se sent complètement innocent ?

La mort avec son sombre manque de perspective nous effraie parce que notre foi a diminué et parce que dans les affres de cette terreur générale qui nous gouverne tous, nous ne considérons pas la mort comme une libération, mais comme une terreur suprême. Nous avons déshumanisé la mort parce que nous avons combattu l'idée de Dieu et parce que la matière ne peut dominer l'esprit que par la violence.

Les athées les plus grands et les plus renommés de notre siècle ne se sont pas contentés d'ériger la matière en Dieu et de présenter l'athéisme comme une mystique nouvelle, ils ont utilisé tous les moyens de persuasion et de destruction pour tuer Dieu en toi, jeune ami.

Cependant ces mêmes athées craignent leur propre disparition avec une peur métaphysique et incurable, ils ont si peur de la mort, qu'ils se font ériger des tombeaux imposants. Mais en accordant ainsi un amour stupéfiant à leurs restes terrestres, ils n'obtiennent qu'une substitution tragique à leur aspiration à l'éternité. Le drame de leur vie idolâtre s'achève par une mort encore plus idolâtre. Ils ont vécu dans la hantise de la souffrance et ils ont souhaité une mort subite car, pour eux, la mort est une souffrance insupportable à cause de son inutilité. Rien ne les a sauvés, même pas cet ultime acte de solidarité humaine : la mort.

Oui, Jésus nous a offert une mort sans effroi, une réconciliation de la mort et du bonheur, parce qu'il nous a apporté la garantie que la mort n'est pas une fin mais un commencement. Le commencement d'une vie éternelle, la vie par la résurrection.

Aimer un être, c'est lui dire : « Tu ne mourras pas ». Et tu dois croire ce que tu dis car cette foi inébranlable au-delà de la raison humaine, sans arguments humains, est en fait la seule vérité fondamentale que nous ressentons dans notre amour quand celui-ci est vraiment profond. Je parle de toutes les formes d'amour. La mère qui caresse son enfant lui dit en réalité avec une foi qui retournerait les monta-

gnes : « Tu ne mourras pas. » Et elle le croit. L'amoureux qui murmure à sa bien-aimée des mots plein d'ardeur qui font fondre le cauchemar de la mort, lui dit, en réalité : « Tu ne mourras pas. » Et il le croit.

L'histoire ténébreuse de l'humanité connaît un moment de soleil qui, depuis, inonde l'humanité, la baignant dans la lumière de la connaissance : je parle du soleil de Justice, Jésus Incarné. Le Fils de Dieu est venu au monde pour nous libérer. Quelle nécessité pouvait déterminer la perfection divine à prendre forme humaine, elle qui est libre de toute nécessité ? Aucune, si ce n'est l'amour, car lui seul est une vertu libre et libératrice. Pas l'amour-passion, mais l'amour-charité.

« Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle » (Jn 3,16).

Jésus devient ainsi l'incarnation de l'amour, amour palpable et crucifié. Il était si difficile pour l'humanité de croire en ce qu'elle voyait, il lui était si difficile de croire que l'amour parfait était en face d'elle incarné, qu'elle a voulu le voir sur la croix, ramené à ces situations limites, qui sont la souffrance et la mort. C'est parce que l'humanité voulait vérifier son authenticité comme par le feu, pour constater s'il reste identique jusqu'au bout, égal à lui-même. Et Jésus a réussi l'examen auquel l'humanité l'a soumis.

Souvenez-vous, mes amis, de ses paroles sur la croix : « Mon Père, pardonne-leur : ils ne savent ce qu'ils font » (Lc 23,34). Quelle preuve d'amour plus grande que celle-ci pourrait-on nous donner ?

Et si tu es sincère quand tu dis à l'être que tu aimes « Tu ne mourras pas », pourquoi ne pas croire les paroles de l'amour suprême quand il te promet la vie éternelle : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit en celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et n'est pas soumis au jugement, mais il est passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient – et nous y sommes – où les morts entendront la voix du fils de Dieu et ceux qui l'auront entendu vivront » (Jn 5, 24-25).

Mais tu crois et sais que tu crois vraiment et moi aussi je sais, même si pour toi, mon ami, ce que tu crois n'est pas absolument limpide. Ta foi pourtant est une réalité qui effraie plus que tout ceux qui prennent ta conscience pour un livre d'exercice de leurs violences doctrinaires, ceux qui emprisonnent ton âme dans les formules étroites de l'athéisme. Les idées subsistent grâce à leur propre vérité. Elles n'ont pas besoin de violence. Une idée qui subsiste par la violence et la force est profondément minée par sa propre fausseté.

Si les matérialistes ne parlent pas de la mort, c'est parce qu'ils ont peur d'elle, et ils la passent sous silence, de même qu'ils passent sous silence toutes les idées que l'on ne peut mystifier.

Pourquoi le 4 mars a-t-il été passé sous silence, un an après le tremblement de terre de 1977 ? C'est parce que la mort nous oblige de penser à Dieu, à la vie que tu mènes et à ta responsabilité morale. On craint ta liberté spirituelle et ta capacité de saisir par ton intuition la vérité métaphysique, tout autant qu'on craint la mort.

Mais moi, je t'en parle, je te parle de la mort, en tant que seule possibilité de résurrection. Car sans résurrection la mort et la vie deviennent un non-sens, une absurdité. L'amour de Dieu est la garantie de notre résurrection et la résurrection est le fondement de notre foi en Dieu et en Jésus Christ, son Fils. Cet amour est l'occasion sublime et glorieuse d'une affirmation vitale et une invitation à l'amnésie du passé, comme le disait un journaliste français à l'occasion de Pâques catholique. C'est aussi une invitation à la confiance dans l'avenir.

« Pardonnons tout à cause de la résurrection. » Toute autre attitude équivaut à la mort.

Celui qui est mort, est aussi ressuscité et ceux qui l'ont vu en ont témoigné et leur témoignage est vrai, ils l'ont scellé par leur souffrance et leur mort. Nous ne doutons pas de la véracité de leurs dires.

« Après le jour du sabbat, comme le premier jour de la semaine commençait à poindre... voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre : l'Ange du Seigneur descendit du ciel et vint rouler la pierre sur laquelle il s'assit. Il avait l'aspect de l'éclair, et sa robe était blanche comme neige » (Mt 27,1-3) .

Voici le tableau grandiose de la Résurrection du Seigneur, lui qui a brisé les chaînes de la mort et a apporté à l'humanité la perspective inespérée de la résurrection. Désormais, jeune ami, n'aie plus peur de la mort, car Jésus est ressuscité, prémices de notre résurrection (cf. 1 Co 15, 20).

Dès le moment où tu as appris cette vérité, ta vie a trouvé un sens. Elle ne s'achèvera pas entre les parois d'un cercueil – elle ne s'y arrêtera pas – car cela rendrait notre vie dérisoire et inutile, mais en passant par la mort, la vie monte vers la gloire de la résurrection.

Va, mon jeune ami, et annonce cette nouvelle à tous, que sur ton visage d'ange respandisse la lumière de la Résurrection, car aujourd'hui l'ange qui est en toi, l'ange que je t'ai fait découvrir dans ma première « Parole », c'est-à-dire ce qu'il y a d'angélique en toi, vaincra ce que tu as de ténèbres. Dis à ceux qui ont opprimé jusqu'ici ton âme

divine : « Je crois en la résurrection », et tu les verras éfrayés, car ta foi les vaincra. Ils se débattront et te crieront avec désespoir : « La poussière est ton paradis et les instincts sont ton ciel. »

Mais toi, tu ne dois pas t'arrêter, il faut que tu ailles plus loin, resplendissant et pur, apportant à tous la lumière de la résurrection du premier samedi.

Toi, mon ami, tu es seul et unique porte-parole de ta divinité en Jésus Christ et tu élèves avec toi toute la nation roumaine vers les cimes de sa propre résurrection.

De la mort à la vie et de la terre au ciel.

Parole prononcée le cinquième mercredi du carême dans l'Église Radu-Vodà à Bucarest, le 12 avril 1978.

SEPTIÈME PAROLE POUR LES JEUNES

LE PARDON

« C'est pourquoi, je te le dis, ses péchés, ses nombreux péchés lui seront remis, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour » (Lc 7,47).

Quand j'ai commencé mes « Sept Paroles », mon jeune ami, lors de première d'entre elles, je ne te connaissais même pas. Je savais que tu existais et que tu aspirais à quelque chose que le monde ne pouvait te donner et je t'ai appelé comme un frère inconnu pour te montrer un nouveau chemin où tu pourras avancer. Je t'ai parlé du Christ et de son Église, je t'ai parlé d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre, de la mort, de la résurrection et surtout de l'amour que Jésus a pour toi. Maintenant, je t'appelle mon frère, et non comme je dirais mon frère à un semblable que je ne connais pas, mais comme à quelqu'un que je connais. Et je t'aime, non pas d'un amour abstrait qui cherche son objet, mais avec l'amour concret qui a trouvé son semblable : car je te connais et tu es dans mon cœur de même que je suis dans le tien.

Si tu es venu ici m'écouter plusieurs fois, tu l'as fait parce que tu as entendu la voix du Christ, cette voix irrésistible qui t'a réveillé de ton engourdissement matériel et de la léthargie athée où tu étais plongé. Tu as entendu quand Jésus t'a dit : « Viens à moi ! » Et quand tu es revenu chez lui, il t'a mis un anneau au doigt, de nouvelles chaussures aux pieds et le meilleur manteau qui soit sur le dos (cf. Lc 15,22).

Et cela parce que tu venais blessé et ensanglanté. Tu étais opprimé par tout ce que tu avais été obligé d'apprendre, par l'idolâtrie de la matière, et par toutes les interdictions dressées par le fétiche de l'athéisme pour empêcher tes recherches. Une lumière s'est allumée devant tes yeux, qui étaient restés aveugles jusque-là et cette lumière est plus séduisante que n'importe quelle chanson de sirène. Et tu as laissé loin derrière toi la sécheresse de cette terre sans foi et les « caroubes » que tu avais mangées jusque-là (cf. Lc 15,16). Tu as oublié ces maîtres qui te disaient

que c'était ta seule nourriture et que sans elle tu mourrais. Tu as alors entendu la parole de Jésus qui te disait : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 4,4).

Mon ami, quand as-tu réussi à te nourrir de la Parole de Dieu ? Et pourtant c'est ce que tu fais. Pour cette Parole, tu as renoncé à ton repos, à ta paix tranquille, tu as affronté des obstacles et des interdictions et tu es venu te nourrir de la Parole du Christ. Honneur à toi, mon ami : Dieu te donnera sa Parole et sa Grâce divine et il te les donnera en abondance. Car il est écrit : « Quiconque demande reçoit ; qui cherche trouve ; et à qui frappe on ouvrira ! » (Mt 7,8). Jésus te récompensera pour cette quête persévérante, mon jeune ami. Parce que tu as eu le courage de lutter contre une habitude et une inertie qui avaient fait de toi leur prisonnier, parce que tu as eu le courage de briser le barrage des interdictions que l'idéologie matérialiste avait dressé devant toi comme un seuil infranchissable, idéologie qui avait cru que les postulats autoritaires n'ont pas besoin de démonstration et que l'autorité supplée la foi.

Parce qu'une fois libéré de la servitude de ces doctrines, tu as eu le courage d'aller vers ce qui se dessine devant toi comme une résurrection tangible. Plus tu avances, plus tu comprends que cet amour infini et crucifié brillait pour toi, homme unique et irremplaçable, ainsi que je t'ai déjà nommé.

Pour ce courage que tu as eu, tu as été pardonné. Ne sens-tu pas l'esprit de cette paix qui s'est installé dans ton âme, ne sens-tu pas l'assurance de tes pas sur le nouveau chemin, celui de l'obéissance au Christ ? C'est la Grâce de Dieu qui vient à toi. Avant, cette Grâce te rendait rarement visite. Désormais, quand en priant tu sentiras un

frémissement passer par ton cœur comme une joie incon nue et ineffable, quand agenouillé, tu sentiras une dou ceur inexplicable dans ton âme et un besoin impérieux de pleurer, tu dois savoir que c'est la Grâce qui te rend vi site. Persévère, mon ami, et la Grâce viendra plus sou vent, jusqu'à ce qu'elle demeure en toi pour toujours.

Alors seulement, tu connaîtras l'état de Grâce continu et la paix intérieure dont la source est le pardon accordé par le Christ et qui se transforme en une joie spirituelle qui va rayonner de tout ton être. Et tu connaîtras le bonheur de pardonner et d'être pardonné. Car notre vie sera dure aus si longtemps que la matière sera notre ciel et notre terre, alors que notre esprit sera aveugle, aussi longtemps que l'athéisme sera notre religion. Et pourtant, s'il existe quelque chose qui puisse te sauver, mon ami, même pen dant cette période où tu es appelé par le Christ avant que ton âme ne soit inondée par la lumière de la foi, c'est la joie de pardonner et d'être pardonné.

« La vie en commun est dure. Il faut savoir se faire par donner » [En français dans le texte.]

Il faudrait donc savoir non seulement pardonner, ce qui pourrait t'offrir la satisfaction orgueilleuse de la bonté, mais aussi pouvoir te faire pardonner, ce qui est l'équivalent absolu de l'humilité.

Je me souviens t'avoir parlé de Jésus et de son Église en tant qu'institution sainte, en tant que réalité spirituelle, au seuil de laquelle tu te trouves depuis longtemps. Mais tu viens à peine de réussir à casser des dizaines de fils invi sibles de certaines conceptions qui te tiraient en arrière. Je t'ai parlé des églises éparpillées sur le sol de ce pays que nous foulons à nos pieds, avec joie ou douleur, et je t'ai montré que nous avons résisté à travers des siècles d'humilité et de louange grâce à notre foi unique et or thodoxe une foi qui nous lie à nos ancêtres et à nos suc cesseurs par un lien indestructible. Je t'ai dit que l'amour terrestre et les liens du sang et de la langue ont exprimé leur existence dans l'histoire vivante, vraie, grâce aux églises érigées par les princes régnants ou par les nota bles : c'est une œuvre de pierre que le temps ne pourra ef facer.

Et quand nous voyons maintenant qu'une église est dé truite et remplacée par un bistro, nous disons « Non » avec une profonde amertume dans notre âme, et nous le disons à tous ceux qui croient qu'en démolissant les égli ses et en interdisant la Parole de Dieu à l'école, dans la presse et dans les cœurs, ils ont aussi supprimé Celui dont la miséricorde nous permet de vivre et de durer à travers les siècles.

Je t'ai parlé de ta liberté en Christ et de la manière dont tu dois l'utiliser. Je t'ai montré que les minéraux ne connais-

sent ni la vie, ni la mort, si ce n'est par analogie ; ils ne connaissent que le fait d'exister ; je t'ai montré que les animaux connaissent la vie et la mort, mais toi, mon jeune ami, tu connais la vie, la mort et surtout la résurrection même si on t'interdit de la connaître. Car le Christ t'a ap pelé à la divinisation. Tu n'est pas destiné à remplir la condition de simple être vivant, ni ta condition d'homme. Dieu t'a élevé au-delà de ta condition humaine quand il a dit : « Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis ils soient aussi avec moi, pour qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée » (Jn 17,24).

Telles sont les paroles que je t'ai dites, mon jeune ami, et d'autres semblables et toutes font partie des paroles du Christ. Et c'est pour cela que mes frères m'ont haï, et c'est pour cela qu'on t'a interdit de venir m'écouter, à toi qui avais soif d'entendre la Parole de Dieu et qui voulais savoir si tu es totalement condamné, ou si tu as été choisi pour un destin plus élevé, pour la résurrection. On t'a fermé les portes et on a dressé devant toi des murs d'interdictions, à toi qui parlais dans l'une de tes lettres, de ton effort pour chercher ce qui transcende la matière et l'immanent idolâtrisé aujourd'hui – car toute lettre écrite par l'un d'entre vous, vous représente tous – à toi donc qui me parlais de votre espoir de trouver la vraie voie et toute la joie d'avoir entrevu Celui qui es la Voie, la Vérité et la Vie.

Tu m'écrivais il y a quelques jours : « Quel bonheur d'entendre un professeur laïque parler dans une école laï que de Dieu et d'un monde autre que celui de la matière. C'était comme un rêve auquel je ne pouvais croire. Quel bonheur de comprendre que ce laïc était éclairé par un es prit de foi qui nous permettait de le connaître non seule ment par ses paroles mais aussi par la lumière qui irradiait de son être. C'est pourquoi je vous envie presque, vous les théologiens, car vous savez, vous connaissez et vous vivez ce que nous ne savons pas et ne connaissons pas mais ce à quoi tout notre être aspire. »

Ou bien toi, jeune professeur de 33 ans, qui disais : « J'ai passé les dernières années dans l'enseignement à arracher les élèves aux églises au moyen d'un "gourdin". Mais maintenant, j'ai compris ce qui les y amenait et pourquoi ils retournaient dans les églises après m'avoir pardonné. Je comprends maintenant que si vous, des enfants de première année au séminaire, vous croyez avec tant de force et vous savez tant de choses sur le plus profond de l'être humain et sur un monde que j'avais interdit à mes élèves, il faut que moi je croie avec plus de conviction que vous. »

Ces paroles ne vous rappellent-elles pas la conversion de Paul sur la route de Damas ? Car si nous admettons avec Albert Camus que chaque homme passe au moins une

fois par le Mont des Oliviers, il faut aussi admettre que chacun d'entre nous connaît au moins une fois l'expérience du chemin de Damas, au moment où la voix de Jésus retentit pour nous aussi, « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » « Qui es-tu ? » demande-t-il. Et lui : « Je suis Jésus que tu persécutes. Mais relève-toi, entre dans la ville, et l'on te dira ce que tu dois faire » (Ac 9,5-6).

Personne n'est exempt de souffrance. Si nous souffrons, que notre souffrance soit en Christ, si nous pardonnons, pardonnons pour le Christ. Mais nous devons toujours avoir en vue la Vérité. « La Vérité avant la paix, » comme me disait un étudiant de l'École polytechnique, auditeur des « Paroles pour les Jeunes ». Cette paix dont nous parlons n'est pas la paix du Christ que nous retrouvons chez Jean (14,27), ni le temps qui sépare deux guerres comme la définissait Titulesco, mais cette commodité spirituelle et matérielle au nom de laquelle nous piétons les principes et la justice, c'est cet état de tolérance qui nous permet de nous coucher chaque soir avec un compromis dans le cœur, et de nous réveiller le lendemain avec un nouveau compromis sous l'oreiller.

Et maintenant, je vais vous lire la déclaration d'un étudiant en théologie, en rapport avec les « Sept Paroles ». Car on a forcé la main et la conscience des étudiants de l'Institut théologique en leur demandant de telles déclarations écrites. On sait ce que signifie une déclaration écrite, on sait quelles sources de crainte et de terreur elles déchaînent, surtout quand on ne les obtient pas par la persuasion comme cela s'est produit quelquefois. Parmi les déclarations données, j'en ai choisi une parce qu'elle est plus limpide, non pas plus juste, car toutes sont également justes :

« ...je déclare que le mercredi 12 avril à 21 heures, j'ai assisté à la Sixième Parole pour les Jeunes prononcée par le père Gheorghe Calciu-Dumitreasa, sur le parvis de l'Église Radu-Vodă à Bucarest. J'ai aussi assisté à la troisième, à la quatrième et à la cinquième Parole, mais dans d'autres conditions... Je déclare que j'ai rencontré à la dernière Parole de même qu'aux précédentes, beaucoup d'étudiants de l'Institut théologique, qui préparent leur doctorat en théologie, des étudiants d'autres facultés, des gens que je n'avais jamais vus auparavant et beaucoup de séminaristes.

« L'atmosphère dans l'église a toujours été impressionnante et j'ai vraiment vécu des instants d'élévation spirituelle et de recueillement.

« En ce qui concerne le contenu des prédications, je déclare être tout à fait d'accord avec les idées exposées par le père professeur qui ne fait que voir avec réalisme et lu-

cidité les problèmes qui exigent d'être vus de la sorte, en respectant scrupuleusement les enseignements de l'Église orthodoxe.

« Le père professeur Gheorghe Calciu a été mon professeur pendant plusieurs années au séminaire théologique de Bucarest et il a contribué dans la plus large mesure à notre formation de vrais serviteurs de Notre Seigneur Jésus Christ et de l'Église de notre nation. »

Faut-il que j'ajoute quelque chose, si ce n'est mon hommage au courage de cet étudiant et au vôtre, au courage de tous ceux qui avez laissé de côté l'instinct de conservation, et avez préféré la vérité à la paix en venant ici ; peut-être dois-je parler de la joie que m'a procurée cette déclaration et les autres, aussi bien écrites qu'orales, de même que votre présence dans cette église. Ou peut-être, enfin, dois-je vous parler de mon humilité parce que vous êtes bons et aimez Jésus plus que moi, car sans être ses serviteurs, vous n'avez pas hésité à sacrifier votre tranquillité pour venir exprimer votre amour pour le Christ.

Prions pour tous nos frères qui nous aiment ou nous haïssent, nous ont fait du bien ou du mal, qui nous ont pardonné ou ne nous ont pas pardonné. Pardonnons tout, à tous.

Je vais conclure cette dernière Parole en m'adressant à toi, jeune ami, avec un extrait de l'homélie de saint Jean Chrysostome qui est lue la nuit de la Résurrection dans toutes les églises orthodoxes, car Pâques, le jour de la Résurrection et notre joie à tous, est proche. Vous apprendrez alors que le Christ est ressuscité et que nous ressusciterons tous. Quand je dis que vous apprendrez, je veux dire que votre cœur et votre âme vont révéler cette certitude de la résurrection qui était en nous depuis longtemps et pour laquelle vous êtes ici.

« ...Si tu as travaillé dès la première heure tu peux être récompensé aujourd'hui à juste titre ; si tu es venu à la troisième heure, tu peux participer à la fête ; si tu arrives après la sixième heure, ne t'inquiète nullement, tu ne seras lésé en rien ; si tu tardes jusqu'à la neuvième heure, approche-toi sans douter ; si tu arrives à la onzième heure, ne t'inquiète pas d'être en retard, car, étant généreux, le maître reçoit le dernier tout aussi bien que le premier ; il apaise celui qui arrive à la onzième heure aussi bien que celui qui travaille depuis la première heure...

C'est pour cela que vous entrez tous dans la joie de votre Seigneur et les premiers comme les derniers seront récompensés.

Jésus est ressuscité et les anges se réjouissent.

Jésus est ressuscité et la vie prend le dessus.

Jésus est ressuscité et aucun mort ne reste dans son tombeau ! »

Je vous ai lu ces lignes pour que vous les connaissiez. Je vous ai lu cette parole parce que la semaine de la Passion est proche et toute voix se tait pendant cette semaine. Je vous ai lu cela pour que vous sachiez que même si, dans les jours qui viennent, nous allons vivre dans notre esprit et dans notre chair le calvaire de Jésus, le pardon et la résurrection nous attendent au sommet du Golgotha.

Je vous ai lu ces vérités pour que vous vous souveniez que cette nation roumaine monte depuis des siècles sur le Golgotha de l'histoire, refait ainsi sans cesse en esprit le chemin de Jésus et anticipe par sa foi cette résurrection que toi, mon jeune ami, notre frère à tous, lui apportes comme une torche où brûle ton cœur.

Traduction française parue dans *Le Message orthodoxe*, Vol. 27, No 97, 1984.

LE PÈRE NICOLAE STEINHARDT

Nicolae Steinhardt (1912-1989), d'origine juive, après des études en droit couronnées par un doctorat en droit constitutionnel, était actif dans les milieux littéraires roumains à la fin des années 30. En 1939 il devient rédacteur en chef de la *Revue de la Fondation royale*, pour être radié l'année suivante dans l'action de « purification ethnique » sous le gouvernement fasciste Léonide-Constantin Antonescu. Écarté comme juif de la *Revue*, il sera réinstallé en 1944, pour se trouver de nouveau sans emploi après la suppression de la monarchie par les communistes en 1948. Suit une autre période de grandes difficultés personnelles, qu'il partage avec un grand nombre d'intellectuels roumains d'entre-deux-guerres. Associé aux intellectuels non communistes, considérés comme « ennemis du peuple » par le régime, à la fin de 1959 Steinhardt refuse de témoigner contre son ancien collègue Constantin Noïca et subira le même sort que lui et d'autres intellectuels « mystiques-légionnaires » roumains, une peine de prison pour « complot contre l'ordre social ». En prison, il connaîtra la torture mais aussi des grands moments de grâce et il est baptisé furtivement par un prêtre orthodoxe, en présence de prêtres catholiques romains, gréco-catholiques et protestants – un baptême « œcuménique » où tous les chrétiens retrouvent l'unité dans la persécution. Ses années de prison seront le cadre de son chef-d'œuvre littéraire, *Jurnalul fericii* (*Journal de la félicité*).

Relâché en août 1964 à l'amnistie générale des prisonniers politiques, complète son initiation chrétienne par la chrismation et la communion et il reprend des activités littéraires, publiant nombre d'articles et six livres de critique littéraires. Il est attiré par la vie monastique et en 1980 il sera tonsuré moine au monastère de Rohia, devenant bibliothécaire du monastère. Il continue ses activités de critique et de traducteur littéraire, tout en travaillant sur le manuscrit du *Journal de la félicité* et au-

tres manuscrits, impossibles à publier sous le régime communiste. Une première version du *Journal de la félicité* est confisquée par la *Securitate* en 1972 ; Steinhardt entreprend la rédaction d'un deuxième manuscrit, plus étoffé, qu'il fondera avec la première version lorsque celle-ci lui est rendue en 1975. Cette version amplifiée est confisqué à son tour en 1984, mais des copies ont été sorties clandestinement du pays, et de larges extraits seront lus à la Radio Free Europe en 1988 et 1989. Steinhardt meurt en 1989 et le *Journal de la félicité* sera publié en 1991, recevant le prix du meilleur livre de l'année. Par la suite plusieurs autres manuscrits restés inédits seront publiés.

Le *Journal de la félicité* se présente comme un vaste témoignage chrétien dans un monde d'haute culture intellectuelle, mais en réalité pervertie et ternie par la vaine tentative de la construction d'une nouvelle société communiste, marquée par un horrible abaissement, une dévalorisation et une profanation de tout ce qu'il y a de noble et de divin dans l'être humain. Loin d'être un journal chronologique des années de prison, le *Journal de la félicité* est plutôt une série de réflexions *a posteriori* sur le sens intérieur du vécu de cette expérience carcérale dans une perspective eschatologique. Comment trouver le bonheur dans les horribles conditions, véritable *inferno*, des prisons de la *Securitate* ? Pourtant Nicolae Steinhardt y trouve le bonheur véritable que nul ne peut ravir, notamment au moment de son baptême en prison le 15 mars 1960, et trois ans plus tard, lors d'une vision dans la prison de Gherla, en mai 1963.

L'expérience de Nicolae Steinhardt dans les prisons n'est pas sans rappeler celles du père Arseny dans les goulags soviétiques, ou encore l'expérience de la lumière chez saint Siméon le Nouveau Théologien ou la transfiguration de saint Séraphin de Sarov avec son disciple Nicolas Motovilov.

JOURNAL DE LA FÉLICITÉ

(extraits)

par Nicolae Steinhardt

Mars 1960

Ainsi donc, au bout d'un certain temps, on me fait sortir, moi aussi et on m'emmène au bureau aménagé dans une petite niche du corridor voûté ; je suis interrogé, identifié, déshabillé. On me laisse juste une serviette de toilette, un savon, une brosse à dents, un tube de dentifrice, deux paires de chaussettes ; une chemise ; et un caleçon. J'en fais un petit baluchon. Je regarde la pendule qui surplombe la voûte de la niche et je constate qu'il est bien plus tôt que je ne le croyais. Un gardien de très grande taille et très costaud me fait signe de le suivre. À la fosse aux serpents, ils étaient loquaces ; là, on passe au jeu muet. Mais il ne m'emmène pas vers la rangée de portes métalliques, chargées de verrous et de cadenas, derrière lesquelles, je suppose, se trouvent les cellules. Nous nous retrouvons dehors, dans la cour. Cette nuit de début mars est une nuit de tempête de neige. Cela me rappelle le début du *Valet de trèfle* d'Edgar Wallace : « On a relevé dans un fossé de Lambeth le jeune Gregory, dit le cocaïnoman, et il était mort avant que l'agent de service à Waterloo Bridge, qui avait entendu les coups de feu, ait pu arriver sur place. Il avait été tué dans la rue, la nuit, dans la neige et le vent, et personne n'avait vu le meurtrier. Après l'avoir transporté à la morgue et avoir examiné ses vêtements, on n'a rien trouvé d'autre sur lui qu'une petite boîte en métal, contenant une poudre blanche qui était de la cocaïne et une carte à jouer, le valet de trèfle ! »

Je suis en chemise et caleçon. Le gardien me montre une montagne de valises, de sacs, de sacs à dos, de paquets,

7 mars 1960

Il m'a balancé à l'intérieur. Je reste pétrifié à côté de la porte. Je regarde. Je me trouve au creux d'un boui-boui de dimensions gigantesques, dans une puanteur à vous couper le souffle. Le boui-boui est violemment éclairé. C'est une sorte d'asile de nuit géométriquement amplifié. Je suis envahi d'un double sentiment contradictoire de vacuité et d'entassement. Des deux côtés, une superposition de quatre châlits métalliques qui atteignent presque le plafond voûté. La fenêtre qui me fait face est obstruée par des planches clouées derrière les barreaux. Dans l'espace entre la multiplicité des « lits », une table étroite, deux

de besaces et m'ordonne de tout porter dans une petite pièce, près de l'entrée du corridor, le long duquel se trouvent les portes. Certaines valises sont très lourdes. Je m'active, tremblant de froid et claquant des dents, car il ne fait pas seulement froid, je suis depuis environ deux heures dans un courant d'air terrible. Le gardien, emmitoufflé dans une pelisse sibérienne immense, et chaussé de bottes recouvertes de feutre, a remonté son col de fourrure, baissé les oreilles de sa chapka et s'est recroquevillé sur un siège bizarre flanqué dans un coin, d'où, probablement, il suit mes mouvements. Il me rappelle l'homme invisible, du film tiré du roman de H.G. Wells. Il a sans doute froid, lui aussi et – je ne sais pas pourquoi – j'ai l'impression qu'il n'a aucun plaisir à me voir fureter d'un endroit à l'autre dans la neige, déshabillé, impuissant, étique et éreinté.

Je finis, tout content de n'avoir donné aucun signe de faiblesse, je commence même à me réchauffer. Le gardien me fait signe de le suivre, en agitant un anneau avec une multitude de clés énormes. Il s'arrête devant la cellule 18, ouvre péniblement la porte, bâille, et me balance à l'intérieur.

En fin de compte il se pourrait que Dieu n'ait même pas besoin de nous punir. Il détourne de nous son visage : ce qui signifie qu'il nous retire sa grâce protectrice et qu'il nous laisse aller au gré des événements et des interconnexions du monde matériel. Nous passons sous le signe du hasard et de la mécanique : malheur à nous !

bancs, étroits eux aussi, bancals. Dans le coin du fond, à droite, une cuve, un baquet, un baril couvert. C'est tout. Par terre, le long des « lits », des rangées – qui me paraissent interminables –, de brodequins.

Les quelques ronflements vigoureux qui s'élèvent ne rompent pas le profond silence, tout comme des nuages isolés ne détruisent pas l'unité d'un ciel intensément bleu. Ça et là, un râle. Le bruit métallique des verrous et des clés n'a réveillé personne ; cela aussi m'étonne.

Je commence à trembler de froid, cloué sur place, avec mon petit baluchon à la main droite, aveuglé par la violence de la lumière. Les souffles sont variés et dissonants.

Je reste ainsi un bon bout de temps, à attendre, mais je ne décèle pas le moindre mouvement. Je cherche des yeux un endroit où je pourrais me nicher, me coucher. Je n'en vois aucun. Et personne ne me voit.

Après avoir scruté longuement les murs avec leurs sarcophages extérieurs, je dirige mes regards sur le sol et je tombe sur un mélange d'humus, de ciment, de pierres et de boue. Ce lieu me semble indiciblement hostile, froid, mauvais, je me sens ridicule et égaré. Je me sens aussi recru de fatigue, mais surtout paniqué. Comme à un examen dont on ignore la matière. Une horreur tout à fait différente de celle de la *Securitate*.

(Les prémonitions ne sont pas toujours valables. Je ne savais pas, sur le seuil de ce boui-boui fétide, puissamment éclairé, et pris dans un double tourbillon de ronflements et de silence, que j'y trouverai accès à la félicité.)

Pour le moment je promène mon regard insistant et apeuré de bas en haut, de haut en bas, à droite, à gauche, de tous côtés.

De la lumière et du vide.

Tout peut être souillé ; ici même la lumière est froide et mauvaise, dure a été la chute, étoile resplendissante, ô fille du matin. Je pense aussi à Winston Smith dans *1984*⁴ : dans cet endroit où il n'est point d'obscurité, *in the place where there is no darkness* – et c'est ce que se révèlent être les bureaux d'enquête et les prisons ! On ne peut cependant pas dire que tout est mensonge : il y a constamment de la lumière, mais quelle lumière ? Une de ces lumières produites par les étincelles de la chute de Lucifer, quand le Seigneur l'a vu se précipiter, comme un éclair, dans l'abîme.

Tout d'un coup, là-haut, au poulailler, à gauche, dans la plus haute rangée, une main a levé un doigt et me fait signe de monter.

Monter, oui, mais comment ? La main, qui a sûrement le don de la vue, et m'a aperçu en train de tourner à la recherche d'un moyen d'accéder là-haut, reçoit l'aide d'une autre, sa sœur sans doute. Elles esquissent le geste de grimper. Avec mon baluchon, piteusement, à force de gestes craintifs, claquant des dents, je retrouve suffisamment ma nature de singe pour m'agripper aux châlits de fer et arriver en haut. Un spectre tout emmitoufflé, tout petit, effroyablement maigre, d'une pâleur qui doit sortir d'un prisme chromatique différent de celui de notre univers, se rapproche d'une autre momie et m'engage, toujours muet, à m'étendre auprès de lui ; il me couvre d'une moitié de couverture en lambeaux. Et il me souffle :

« Couche-toi un petit brin, on n'en a pas pour longtemps. »

Les paroles, peut-être les plus terribles que le Sauveur ait prononcées, se trouvent dans Luc 22, 67 : « Si je vous le dis, vous ne croirez pas. »

C'est cela la condition humaine. Nous n'avons pas foi en lui. Nous n'avons pas foi les uns dans les autres. Nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas, nous ne savons pas, nous n'osons pas, nous ne nous efforçons pas de croire les uns aux autres. Les expériences sont impossibles à transmettre. Nous parvenons à comprendre certaines choses – à quoi bon ? On ne nous croit pas. Nous pouvons parler, mais nous ne pouvons pas établir de communication, établir la liaison. Qu'est-ce qui nous reste à faire, si ce n'est de suivre son exemple et de nous taire (sans nous renfrognier) ?

Il ne s'est pas passé plus de dix minutes, me semble-t-il, et voici que s'élève un bruit des plus assourdissants ; celui des astres pulvérisés qui dans *Le Napus* de Léon Daudet provoquent la disparition instantanée des hommes ? Un long vacarme, un fracas infernal ; une explosion que je n'oublierai jamais, qui même après, tout au long des années, me réveillera à cinq heures, même plus tôt, de terreur anticipée. Ce tourbillon sonore – de sonneries ? de cloches ? de clairons ? d'armes à feu ? – pénètre jusqu'aux couches les plus freudiennes, les plus jungiennes, les plus adlériennes du moi et creuse sa tanière dans des recoins inconnus de l'être.

Les miracles existent. Dieu est toujours à l'œuvre. Les prédictions de N.N.P. s'accomplissent sur le champ. À peine la rafale de trompettes a-t-elle cessé, que mon bienveillant voisin se présente : c'est un religieux orthodoxe (prêtre et moine). Deux autres fantômes se réveillent près de lui, l'un corpulent et lourd, l'autre svelte et juvénile : ce sont deux prêtres uniates⁵.

Je sais, dans le tumulte qui naît à la fin du « réveil », quand une vague de calvitie remplit l'espace et que, devant le baril couvert, une queue, comme celle d'une comète s'est formée en un instant, je sais que je suis tombé dans les mains du Dieu vivant.

⁵ Prêtre de l'Église gréco-catholique unie à Rome. En 1948 le régime communiste a dissous l'Église uniante et les « gréco-catholiques » ont été contraints de renoncer à leur confession et de passer à l'orthodoxie, sous peine d'emprisonnement, ce qui fut le cas pour une grande partie du clergé.

⁴ Roman futuriste de George Orwell publié en 1949.

I trust, I make myself obscure,⁶ j'espère ne m'être pas fait comprendre aisément, je ne voudrais pas m'exprimer trop clairement.

Mon moine est bessarabien⁷. C'est un homme jeune, condamné pour avoir eu des visions et avoir envoyé au département des Cultes une lettre protestant contre la suppression de l'ermitage où il vivait. J'ai à peine le temps – je bats le fer tant qu'il est chaud – de lui dire que je suis juif et que je souhaite recevoir le baptême, qu'il se déclare d'accord. C'est un homme doux et silencieux, avec des gestes lents.

Les deux uniates ne se ressemblent guère. Le père Nicolae, d'Alba, est jeune, très vif, toujours en mouvement, blagueur et amateur de palabres. Il fait beaucoup penser à quelque séminariste sorti d'un roman russe. Le père Iuliu est grand, robuste, c'est un homme de bon conseil, mais aussi réservé que possible. On lit sur son visage la douleur que lui cause l'incarcération de sa fille, religieuse, elle aussi ; elle a été condamnée pour avoir fait partie d'un groupe de mystiques monacaux. S'il est permis de faire des rapprochements bizarres de mots et de situations, je lui dis que j'ai fait partie, de mon côté, d'un « lot » de mystiques-légionnaires⁸. Mais le père Iuliu a d'autres raisons d'être tourmenté : prêtre catholique, il a signé en 1948, sans conviction aucune, son passage à l'orthodoxie ; c'est une chose qu'il ne parvient pas à se pardonner. Il se trouve là, à présent, pour obstination dans le catholicisme et activités au service du Vatican. L'obsession de sa première action ne le quitte cependant pas et je me trouve dans la situation paradoxale d'avoir à le consoler, moi, de lui dire que c'est seulement dans le judaïsme, le brahmanisme et le bouddhisme que les actes demeurent enregistrés pour toujours et ne s'effacent pas, alors que, dans le christianisme, la foi et le repentir les annulent complètement (le christianisme a, par consé-

quent, découvert l'antigravitation) et que, par ailleurs, même le judaïsme, le brahmanisme et le bouddhisme connaissent des lois de compensation et que ses souffrances actuelles compensent des fautes passées. Le père Iuliu m'écoute, soupire et hoche la tête – mais il est clair qu'il ne cesse de s'affliger.

Le père Mina, le moine orthodoxe, ne m'a imposé que quelques heures de catéchisme et nous étudions assis sur le bord d'un châlit métallique, le dos à la porte, l'un à côté de l'autre, en chuchotant. Nous portons tous deux, naturellement, l'uniforme de prisonnier : des brodequins dépourvus de lacets, le pyjama de bure rayé (C.R.) et râpé, le bonnet (aux rayures horizontales cette fois) sur la tête. La veste n'a pas de boutons, le pantalon, trop court, menace à chaque instant de glisser. D'ailleurs tout ici, à Jilava, ressemble plus, par sa violence, à un bain ou à un cul-de-basse-fosse qu'à un pénitencier. Le bâtiment est sinistre, mais l'intérieur des cellules tient de la foire, du tableau de Breughel, de Chagall, de la maison de fous. Mărcuța⁹. C'est un grouillement inconcevable, on peut à peine y bouger, le bruit est phénoménal, bien que tout le monde se parle à voix basse (en théorie tout au moins), il y a une queue ininterrompue à la tinette, il circule les questions les plus extravagantes : Comment dit-on *cintezoi* en français ? quelle est la paix, par laquelle s'est achevée la guerre de Sept Ans ? quel est le nom des trois Parques ? des neuf Muses, des trois Grâces, des sept Sages de l'antiquité ? des sept rois de Rome ? des trois maîtres de Babylone ? et en syrien ? quel était le prénom des frères Buzesti ? qui a composé *Tsar et Charpentier* ? quelle est la capitale de la Souabe ? quelles sont les rivières d'Éden ? et *hasmatuchi*, comment ça se dit en français ? et coing, en anglais ?

⁹ Un des plus anciens asiles psychiatriques de Roumanie.

⁶ Citation de la pièce *A Man for All Seasons* de Robert Bolt concernant Sir Thomas More, Chancelier d'Angleterre exécuté par Henri VIII.

⁷ Bessarabie : territoire en Union soviétique peuplé majoritairement par des Roumains.

⁸ La Légion de l'archange Michel était un mouvement fasciste roumain qui s'est mêlé à la politique avant et pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Boogie mambo rag

Les repas se font en deux tournées, à environ dix minutes d'intervalle. La nourriture est incandescente, ordinairement de la bouillie de gruau. Il n'y a de cuillères que pour un cinquième ou un sixième des détenus. La première série doit se dépêcher de finir très vite, pour pouvoir laver les gamelles et les présenter entassées les unes sur les autres au guichet pour la deuxième série. Mais comment manger en cinq minutes et sans cuillère un magma brûlant semblable à cette soupe légendaire dont serait née la vie monocellulaire sur la terre ? Presque toute la nourriture reste dans les gamelles ; on la vide dans la tinette, qui se remplit à vue d'œil. Le lavage du récipient qui a contenu la bouillie poisseuse est une tâche des plus laborieuses. (Quels étaient les douze travaux d'Hercule ? Qui a composé *Cruce albà de mesteacàn* ? Où a-t-on enterré Alexandre-le Grand ? *Gulie* ça se dit navet en français. Jamais de la vie, ça se dit poireau. Je regrette, poireau, c'est *praz*. Arrête de déconner, mon vieux, comment veux-tu que ce soit poireau. Il a été attaché militaire à Londres. C'est pour cela qu'il sait l'anglais. C'est à Ràcaciuni, c'est là qu'elle a été signée. Je crois que ça se dit *Messing*. Pour ça, oui, tu as raison. Ah, *màrar*, c'est facile, ça se dit fenouil. Mais non, aneth.) Dès le deuxième ou troisième jour le « service de chambrée » tombe sur Al. Pal. et moi. Je ne sais quelle personne bien intentionnée nous dit que pour laver, il faut employer de la cendre de notre petit poêle ; l'eau est infecte, croupie, puante – il y en a très peu. Il nous faut laver en quelques instants soixante ou soixante-dix gamelles. La cendre se mêle au jus de gruau et forme une colle résistante. Le peu d'eau dont nous disposons est épuisé. Qu'allons-nous devenir ? Nous enrageons : deux intellectuels qui sont la risée de tous à cause de leur maladresse. Nous échangeons des regards dépourvus de tout humour. Que faire ? Dieu a pitié de nous et réalise un miracle. Des miracles, il y en aura en pagaille au cours de ces années de prison. Celui qui est passé par les geôles, non seulement ne doute plus des miracles, mais s'étonne que tout le monde ne les reconnaisse pas comme la chose la plus naturelle qui soit.

Je ne savais pas. J'avais vécu comme un imbécile, comme une bête, comme un aveugle. En prison, sur mon déclin, j'ai appris ce qu'était la bonté, la bienséance, l'héroïsme, la dignité. Des grands mots ! Des paroles creuses ! Grand mots et paroles creuses pour les fourbes et les délateurs ; des grands mots, de grande utilité et chargés de sens

quand on éprouve leur fraîcheur dans le chaudron bouillant et qu'on peut en goûter le charme par l'expérience. Chacun peut en penser ce qu'il veut, je n'ai pas qualité pour parler de leur valeur absolue, mais je sais une chose : ces mots, si grands, et les qualités qu'ils désignent avaient plus de valeur là-bas qu'un bout de fil, qu'un lacet, qu'un clou, ce clou que Geo Bogza¹⁰ a appris à respecter lui aussi pendant la détention de droit commun, plus qu'un morceau de papier ou tout autre objet interdit, capable de combler de bonheur celui qui le possède.

H.G. Wells affirme dans *The Research Magnificent* : qu'il y a deux grandes forces, la peur et l'aristocratie. Maintenant je le comprends. La peur doit être vaincue. Il n'y a qu'une chose au monde, une seule : le courage. Et le secret, c'est de se comporter en aristocrate. Il n'y a rien de plus plaisant que la gentillesse, la bonté, le calme, les bonnes manières.

Je commence à me rendre compte que seul le caractère a de l'importance. Les opinions politiques, les convictions philosophiques, l'origine sociale, les croyances religieuses ne sont que des accidents : seul le caractère demeure, après le filtrage des années de prison – ou de vie -, après les maux de l'usure et de la fatigue ; c'est un squelette, un code, un modèle électrique.

Le miracle c'est la fourniture supplémentaire, tout à fait inhabituelle, d'un baquet d'eau, apporté par les plantons du couloir. Quand la porte s'ouvre, on nous fait mettre face au mur, les mains sur la nuque ; une fois la porte refermée, nous nous retournons et voyons le baquet. Ce n'est pas tout : le repas de la deuxième série prend du retard, comme jamais, si bien que Al. Pal. et moi sommes en mesure de présenter, au moment où on nous les demande au guichet, des gamelles que l'on pourrait appeler propres.

Manole répétait la prière de La Hire, l'un des compagnons d'armes de Jeanne d'Arc : « Seigneur, traite-moi comme je te traiterais si j'étais à ta place et toi à la mienne. »

¹⁰ Poète et journaliste roumain (1908-1993) : en 1934, accusé d'immoralité pour son *Poème invective*, il est condamné à une peine de prison et avec une grande curiosité, il étudie, pendant les quelques semaines de sa détention, les manières d'être des détenus (cf. les mémoires de son ami Sacha Pana).

10-15 mars 1960

Les cours de catéchisme vont très vite ; le père Mina est indulgent et peu exigeant et il est vrai que je m'avère connaître beaucoup de choses. Les trois prêtres tiennent un petit conciliabule et puis ils viennent me demander ce que je désire : être catholique ou orthodoxe ? Je réponds sans la moindre hésitation : orthodoxe. Très bien. C'est donc le moine qui me baptisera. Mais les deux prêtres gréco-catholiques assisteront au baptême et, en hommage à leur foi d'une part et d'autre part pour prouver que nous entendons tous faire vivre l'œcuménisme, à une époque où Jean XXIII occupe le siège pontifical, je réciterai le Credo devant les prêtres catholiques. Ils me demandent tous trois de considérer que je serai baptisé au nom de l'œcuménisme et de promettre que – s'il m'est donné de sortir de prison – je me battraï, sans relâche, pour la cause œcuménique. Ce que je promets de tout mon cœur.

Nous ne pouvons pas savoir à quel moment on va nous faire quitter la cellule 18 (c'est une cellule de transit), pour être dispersés un peu partout. Il vaut mieux, par conséquent, ne pas trop ajourner. Le baptême aura lieu le 15 de ce mois. Il ne se sera donc pas passé plus de dix jours entre mon arrivée dans la cellule et mon baptême. N.N.P. a eu raison.

Raffut assourdissant, charivari de tous les diables, la bousculade ne fait que croître et embellir (un flot incessant de nouveaux détenus franchit la porte), il n'y a pratiquement jamais la moindre goutte d'eau, les queues devant la tinette s'allongent interminablement (nous sommes beaucoup plus nombreux et nous avons presque tous mal au ventre). Cohue, froid, rugissements des gardiens, visites impromptues du lieutenant Stefan : il nous engueule comme du poisson pourri, roule de gros yeux féroces, et menace « de nous bousiller le portrait » ; il y a contrôle sur contrôle et ceux qui sont pris avec des lacets à leurs brodequins sont envoyés au cachot. Il n'y a pas de gamelles, pas de cuillères, pas de couchettes... Le « lot » Noica-Pillat¹¹, enfin ceux qui sont présents, ne prête pas attention au vacarme et organise quelques activités cultu-

¹¹ Allusion aux condamnés du célèbre procès « Noica-Pillat » en 1960. Constantin Noica (1909-1987) était un philosophe, essayiste, écrivain, journaliste et poète roumain. Arrêté en décembre 1958, il allait être l'objet d'une mise en scène judiciaire de grande ampleur, avec nombre d'autres personnalités du monde culturel roumain. L'objet était d'assurer le silence et la soumission au régime de toutes ces personnes, toutes innocentes. Noica eut droit à la peine maximale de 25 ans. Tous, y compris Noica, furent libérés dans le cadre de la libéralisation du milieu des années 1960.

relles : cours de sanscrit, donné par le dr. Al. G., d'histoire de l'art (Remus Niculescu), d'espagnol (Theodor Enescu), de biologie générale (dr. C. Raileanu), d'histoire de la civilisation (Al. Pal.), de technique agricole (Iaco' Noica), de philosophie du droit (Dinu Ranetti) ; j'inaugure moi aussi un cours d'anglais.

Sous l'impulsion du dr. Al. G. (qui se révèle être une personnalité tout à fait exceptionnelle, il n'est que force, courage, bonne humeur, profond dans tout ce qu'il dit, serviable, d'une remarquable « tenue ») des réunions collectives ont lieu, avec des thèmes plus généraux, et tous ceux qui suivent des cours doivent obligatoirement y participer. Le premier thème abordé est la théorie de l'acte. Parallèlement on y raconte les grands livres du XX^e siècle : *Doktor Faustus* de Thomas Mann (Remus Niculescu), *Zauberberg*, du même auteur (moi), *Les Grand Initiés* de Schuré (Em. V.), *La Révolte des Masses*, d'Ortega y Gasset (T. En.)... Il y a aussi des sujets plus mondains : un certain Monsieur Radu Ant. – originaire d'Olténie et ancien légionnaire – nous parle avec force détails de la préparation des mets dans les fours de terre cuite.

Stimulés par notre exemple, les autres intellectuels de la cellule – qui avaient observé jusqu'à présent une réserve renfrognée – se mettent au travail eux aussi : un groupe d'officiers supérieurs enseigne : l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, la campagne de Russie de Napoléon, les principes généraux de stratégie. Il y a aussi une bande de jeunes – de nuance social-démocrate avec une pointe de nationalisme – pleins d'enthousiasme, assoiffés de connaissances et de manières courtoises. L'un d'entre eux est le neveu de Sophie Nadejde¹² : *Life's Little Ironies*. Ce livre de Thomas Hardy devrait aussi être raconté, il convient très bien ne serait-ce que par le titre. Ces jeunes sociaux-démocrates, pleins de gentillesse et de bonté illuminent et adoucissent nos jours. Il y a également un arrivage de quelques étudiants « frontaliers¹³ », des garçons de bonne famille. (Jean Bart¹⁴ est représenté lui aussi, par un de ses descendants.) Ils sont très courageux, désinvoltes, mais bien qu'ils aient des manières impeccables, ils ne manifestent guère d'intérêt pour nos activités culturelles. Remus Niculescu remporte la palme en nous parlant de façon passionnée et passionnante, des peintres impressionnistes et de leur ami, le baron roumain Belliou (Bellu).

¹² Militante des « Femmes socialistes » au début du XX^e siècle et écrivain mineur.

¹³ Arrêtés au passage clandestin de la frontière.

¹⁴ Pseudonyme de l'écrivain Eugen Botez (1877-1933).

Un peu plus tard, apparaissent dans la cellule de plus en plus bondée deux silhouettes démesurément longues et d'une maigreur encore jamais vue : un fonctionnaire de

Ploesti et un ingénieur légionnaire, qui nous dit avoir été le commandant des « Confréries de la Croix¹⁵ ».

15 mars 1960

La catéchèse a pris fin. Le baptême, fixé au 15, a lieu, comme prévu. Le père Mina choisit le moment qui lui semble le plus opportun : le retour de « la promenade », quand les matons sont le plus occupés, quand l'agitation est à son comble. Nous devons opérer vite et agir clandestinement au vu et au su de tous. La conspiration en plein jour de Wells. Quelque chose dans le genre des manœuvres invisibles d'Antonov-Ovseïenko¹⁶. Pour ma part, je n'irai pas à la promenade, chose facile, car le brodequin m'a blessé et j'ai au pied droit une plaie enflammée qui suppure. Je n'ai pas pu obtenir d'aller à l'infirmerie, bien que je me présente tous les matins au rapport. Les docteurs Ràileanu et Al. G. me soignent en appliquant sur mon « bobo » une serviette mouillée dans l'eau croupie de la cuve. La veille, un adjudant m'a dit qu'il ne m'emmènerait « même pas mort » voir le médecin officiel. Les voies du Seigneur sont impénétrables.

Je reste donc seul environ un quart d'heure, le temps de la « promenade », enfin, presque seul, car quelques autres sont dispensés de promenade pour diverses raisons. Vidé de son grouillement humain et du tumulte, le local prend un aspect encore plus bizarre, comme une scène vide, où des monceaux d'accessoires s'entasseraient au hasard. Mais surtout la différence sonore par rapport à la cellule pleine est si frappante que j'ai l'impression d'un silence absolu – le silence devient, comme dit Cervantes, un spectacle – et je peux m'apaiser, me recueillir un peu.

Quand la foule revient à grand bruit, portant, deux par deux, la cuve, le baquet, la tinette et un « réservoir » d'eau, le père Mina, bondit, sans enlever son manteau, sur la seule petite chope de la cellule – c'est une petite chope rouge, à l'émail écaillé, crasseuse et repoussante – et il la remplit de l'eau fétide qu'il vient d'apporter dans le « réservoir » qu'il transporte avec un autre détenu. Les deux prêtres gréco-catholiques et mon parrain s'approchent eux aussi de mon lit. J'ai demandé il y a quelques jours à Em. V. d'être mon parrain : il a été avocat et professeur, c'est un fin connaisseur de latin et de grec, envoyé devant les tribunaux pour avoir rédigé l'ordre du jour : « Je vous or-

donne de passer le Pruth¹⁷ ». V. a été directeur de cabinet de Ica¹⁸ et c'est lui qui a pris le volant pour emmener à l'imprimerie ce fameux ordre que pour rien au monde l'orgueilleux et par ailleurs très cultivé général Antonescu n'aurait autorisé tout autre que lui à rédiger en son nom. Pourquoi avoir choisi V., que je ne connaissais pas auparavant (comme d'ailleurs la plupart des personnes avec qui « j'avais comploté ») et non pas Al. Pal. – un vieil ami, enfin, ami depuis 1954, mais spirite, lui aussi : nous avons décidé d'ailleurs, plus tard, de nous considérer comme amis d'enfance – ou bien le docteur Al. G. dont la personnalité m'a laissé une impression si profonde et qui demeure d'ailleurs pour moi l'être le plus riche qu'il m'ait été donné de rencontrer en prison et l'homme le plus doué de la vertu de courage – ou Marinică P., celui qui avait la plus grande bonté et chez qui celle-ci se transformait, par son intensité, aussi bien en intelligence, qu'en tact, en politesse, en raffinement et en faculté de jugement, mais le tout à un niveau un peu moins brillant – ou bien l'un des généraux présents (ils n'auraient pas refusé) ou le doux Toto Enescu, je ne saurais le dire.

Deux détenus, complices, se postent à la hauteur du guichet, pour l'obstruer. À n'importe quel moment un gardien pourrait surgir et vouloir y jeter un coup d'œil, mais à cette heure, où les prisonniers sont sortis les uns après les autres ou rentrés de promenade, c'est peu probable. À toute vitesse – mais avec ce savoir-faire des prêtres que la rapidité n'empêche pas d'articuler distinctement – le père Mina prononce les paroles rituelles, me marque du signe de la croix, répand sur ma tête et sur mes épaules tout le contenu de la chope, en réalité une sorte de verreuse à l'anse cassée, et me baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Pour ce qui est de me confesser, je l'ai fait sommairement : le baptême efface tous les péchés. Je renaissais par la grâce d'une eau fétide et d'un esprit rapide.

Nous allons ensuite, tranquillement en quelque sorte – le voleur qui n'est pas pris sur le fait est un homme honnête -, nous installer sur le lit de l'un des prêtres gréco-

¹⁶ Vladimir Antonov-Ovseïenko (1883-1938) : dirigeant bolchevique et diplomate soviétique d'origine ukrainienne, exécuté pendant les purges staliniennes.

¹⁷ Ordre lu par le général Ion Antonescu à la radio le 22 juin 1941 et qui constitue, de fait, une déclaration de guerre à l'Union soviétique, le Pruth délimitant la Roumanie et la Bessarabie, territoire soviétique.

¹⁸ Ica/Mihai Antonescu, premier ministre dans le gouvernement Antonescu et ministre de la propagande.

catholiques : il se trouve à côté du baquet et de la tinette (nous sommes, tous, descendus du poulailler) et là je récite le Credo (orthodoxe), comme nous en étions convenus. Je renouvelle la promesse de ne pas oublier que j'ai été baptisé sous le signe de l'œcuménisme. C'est fini. Le baptême, dans les circonstances où nous nous trouvons est parfaitement valable, même sans immersion et sans le Saint Chrême. (Si j'arrive à m'en sortir, il faudra que j'aie vu un prêtre, dont le père Mina m'a donné le nom, pour le sacrement de l'onction ; plus tard j'oublierai, puis retrouverai le nom de ce prêtre.)

Nous sommes aussitôt happés par le rythme intense de la cellule 18. Les prêtres gréco-catholiques sont « de service ». Le père Mina a une chemise à laver. Le docteur Al. G. nous convoque : quelques uns d'entre nous s'entassent sur son lit, les autres sur le lit d'en face. La discussion continue sur la théorie de l'acte et c'est mon tour aujourd'hui de parler de l'acte de création chez Proust. Nous formons un cercle bien serré et nous parlons avec fougue mais tout bas. De nombreux détenus, attirés par tout ce que fait le « lot Noica » se rassemblent autour de nous. On voit bien que, le temps d'une heure ou deux, ils oublient l'endroit où ils se trouvent. Ils sont pris dans les filets magiques de l'abstraction et des connaissances et s'évadent un petit peu dans la joie et l'illusion.

Celui qui est devenu chrétien quand il était petit ne peut pas savoir, ni même soupçonner ce que signifie le baptême. Je suis assailli, un instant après l'autre, de vagues de plus en plus fréquentes de félicité. On dirait qu'à chaque fois les assaillants montent plus haut et frappent avec plus de plaisir et de précision. C'est donc vrai : c'est vrai que le baptême est un mystère sacré, que les sacrements existent. Sinon ce bonheur qui me cerne, qui m'étreint,

Gherla 1963

« Français, encore un effort si vous voulez être républicains. » Marquis de Sade

Je me retrouve, lors d'une de ces crises rageuses de démenagement que connaît fréquemment l'officier politique Tudoran, dans une cellule pleine d'anciens militaires, de gendarmes. où se trouvent quelques légionnaires récemment transférés d'Aiud. J'apprends quelques détails authentiques concernant Turcanu¹⁹ et la rééducation. Si les démons, les anges déchus ont pu imaginer des tourments terribles, il n'y a que la malignité humaine qui parvenue à inventer des tortures aussi biscornues et aussi dingues. La bouillie de gruau brûlante, avalée sans reprendre souffle et tout de suite après, un grand verre d'eau glacée. Grim-

me revêt, me terrasse ne pourrait être si incroyablement merveilleux et parfait. Calme. Et impassibilité absolue. Vis-à-vis de tout. Et douceur. Dans la bouche, dans les veines, dans les muscles. En même temps un détachement, la sensation que je pourrais faire n'importe quoi, l'envie de pardonner à n'importe qui, un sourire indulgent qui se répand partout, ne reste pas localisé aux lèvres. Et une sorte de couche d'air doux tout autour, une atmosphère comme celle de certains livres de mon enfance. Un sentiment de sécurité absolue. Une fusion mescalinique avec toute chose et un éloignement parfait dans la sérénité. Une main tendue et une connivence avec des sagesse devinées.

Et la nouveauté : nouveau, je suis un homme nouveau ; d'où peuvent bien provenir tant de fraîcheur et de renouveau ? L'Apocalypse se réalise (21, 5) : « Voici que je fais l'univers nouveau. » Et de même chez saint Paul : « Si donc quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle ; l'être ancien a disparu, un être nouveau est là. » Nouveau, mais indicible. Des mots, je n'en trouve pas, ou alors des paroles banales, éventées, des mots que j'ai toujours employés. Je suis enfermé dans le cercle de craie de formules trop usuelles et d'idéaux issus d'un paysage quotidien. Si l'on avait demandé à la madame Cottard de Proust ce qu'elle souhaitait, elle aurait parlé de la situation d'une voisine plus riche, au coin de la rue : il ne lui serait même pas venu à l'esprit de demander à devenir la Duchesse de Mortemart. Notre idéal se limite au cercle ou au ciel immédiatement supérieur. Mais il y en a d'autres, au-dessus, d'insoupçonnés et donc impossibles à formuler, impensables. C'est le « Thalassa » de Xénophon et le « Terre » de Colomb. Le baptême est une découverte.

per aux murs à la force des ongles. Se prosterner à plat ventre sans interruption, jusqu'à l'évanouissement. Ingérer des excréments. (Il s'estime privilégié celui à qui fait avaler les siens.) Un énorme repas suivi de quarante-huit heures passées une cellule bondée, sans tinette, et la porte, bien sûr, bouclée. Des prêtres forcés à pratiquer l'onanisme. Les heures de sommeil réduites à quatre. De minuit à quatre heures du matin et celles-là encore, interrompues tous les quarts d'heure. L'obligation de rester exclusivement debout de quatre heures du matin à minuit pendant deux mois. Trois alertes par nuit. Quand sonne l'alerte, les détenus doivent se glisser sous les lits, face contre terre. Les gardiens entrent dans les cellules avec les extincteurs et recouvrent le sol de liquide blanc qui se solidifie aussitôt, formant une croûte dure. Les détenus, en sortant de sous les lits, doivent nettoyer la croûte en

¹⁹ Tortionnaire en chef, resté tristement célèbre.

moins d'une heure, avant que l'inspection ait lieu et constate que tout brille, « nickel ».

En arrivant à Gherla, dans la cellule où je me trouve aussi, l'amiral Horia Măcelaru s'exclame : « C'est le paradis sur terre ! » Il vient de Râmnicu-Sărat où il a vécu six ans seul dans une cellule disciplinaire ; soumis à un régime de famine, il a mangé la paille de la paillasse (trouée) sur laquelle il dormait ; à la fin il n'y avait plus que la toile : *La Peau de Chagrin*²⁰, dans une autre version filmée. Dans la cellule voisine Ion Mihalache²¹ est mort après être devenu aveugle.

C'est peut-être justement cela l'enfer : la maison de fous.

À un niveau bien plus modéré, j'ai pu, moi aussi acquérir la conviction que la prison politique a été conçue en se fondant sur les idées cybernétiques de rétroaction et de morphogenèse spontanée. Les détenus n'ont qu'à se torturer les uns les autres. Économie de moyens : les gardiens auront à peine à intervenir. Les condamnés créeront eux-mêmes leur enfer. C'est bien ce qui s'est produit. J'ai souffert infiniment plus de par les hommes soumis aux conditions de vie d'une cellule « d'exécution des peines » que du fait des matons dans les couloirs.

Les « chefs de chambrée » consciencieux, esclaves du règlement, craintifs, amis maniaques de la propreté (*Qu'es'*

²⁰ Roman d'Honoré de Balzac publié en 1831.

²¹ Ion Mihalache (1882-1963): homme politique, fondateur et chef du Parti agraire (PT) et figure de proue de son successeur, le Parti agraire national PNT).

Gherla, mai 1963

Deux fois opéré, épouvantablement maigre, parlant et marchant à grand peine, passant presque tout son temps couché, à l'abri d'une couverture et plongé dans ses prières, le père Haralambie V. attend la mort. Il trouve cependant, de temps en temps, la force et le moyen de nous parler un petit peu. Le moine qu'il est accueille sa fin avec sérénité, mais non sans souci: comme le sage qui se prépare à un long voyage et sait que celui-ci n'est pas à prendre à la légère, qu'il est bon de bien réfléchir en temps utile à tous les détails, de faire tous les préparatifs nécessaires et de s'équiper en pensant qu'il vaut mieux avoir trop que pas assez.

Il m'accorde, à moi aussi quelques instants et en le regardant; en lui parlant, je suis submergé par la conviction que les souffrances ont un sens, qu'il est impossible que la vie n'ait pas de sens. Comme toujours je suis poursuivi par la formule de Sartre – Nous sommes condamnés à être libres – qui ne manque ni de force ni de vérité, même

tu fous là, bonhomme ! tu touches la gamelle après t'êt'gratté le cul ? Non, mais ! tu t'ends pas compte, tu me souffles ta morve sur mon lit ?) ont été ceux qui ont appliqué et mené à son terme l'idée, juste, que la maison centrale de force ce n'est rien, c'est une vétille, une bagatelle, comparée à l'hospice de fous.

En racontant partout *Huis Clos* de Sartre, je caressais l'espoir de contribuer à dévoiler ce secret et d'en annihiler par là même les effets. On m'écoutait attentivement (la chambre d'hôtel, qui dans la pièce représente l'enfer évoquait avec trop de précision les conditions de vie en prison pour ne pas éveiller instantanément l'intérêt), mais les résultats se sont avérés nuls, conformément au conseil que Lord Chesterfield donna à son fils : Tu entendas à la Chambre des Communes beaucoup de beaux discours, certains modifieront tes opinions, veille à ce qu'aucun ne modifie ton vote. Chose étonnante, les grands bourgeois, les grands propriétaires terriens, les professeurs d'université, les officiers supérieurs, les évêques, les anciens hauts dignitaires se sont révélés bien moins exigeants sur l'hygiène que les bergers, les ouvriers et les agriculteurs qui, presque tous, ont été, d'après leur propre expression *vite écaurés et difficiles* pour la nourriture et ne cessaient d'établir des règlements prophylactiques bien plus sévères qu'à l'institut Pasteur ou des normes d'utilisation de la tinette et de l'ablution des mains bien plus strictes que les rituels tribaux ou le cérémonial de la défécation d'un brahmane.

théologique. Et par la version qu'en donne Merleau-Ponty nous sommes condamnés à donner un sens aux choses. Sorin Vasile dit : « Ce n'est pas la réalité qui a de l'importance, mais la vérité (ce qui est tout autre chose) et le sens. » Le patriarche Athénagoras : « De quoi l'homme a-t-il faim de nos jours ? D'amour et de sens. »

Au père Haralambie j'ose confier comme à un saint pour la première fois, les deux rêves que j'ai faits à Jilava, un an et demi plus tôt, dans la cellule 25.

Une fois m'est apparue en rêve ma mère qui allait tout le temps à l'église de Capra et qui parlait une langue roumaine pure et si pleine de charme. Elle m'a pris par la main et m'a mené au mur d'une Maison du Seigneur. C'était un mur gigantesque entièrement peint de portraits de saints et recouvert d'icônes. Elle me faisait approcher des portraits de saints et des icônes et m'invitait à les baiser.

Le deuxième rêve fut plus bouleversant encore et je nomme cela un rêve parce que je ne sais pas comment le

nommer autrement. Il faisait très froid dans la cellule 25. L'hiver 62 avait été rude, avec des montagnes de congères, traversé par les hurlements de la bise glaciale. Odo-bescu dans *Doamna Chiajna*: « Il est triste et laid, l'hiver à la campagne... » Triste et laide, telle était aussi la cellule 25 de la deuxième section. Le tuyau du petit poêle s'est effondré et on ne peut même plus faire le pauvre feu de trois brindilles qu'on nous autorisait à allumer du 15 décembre au 1^{er} mars. La suie a tout recouvert d'une couche épaisse et grasse de noir poisseux, qui s'étend sans cesse et reste collée. Nous sommes transis de froid et nous sentons accablés de saleté, et puis nous avons faim. Sans doute à cause des chutes de neige, l'approvisionnement a été interrompu. On ne nous distribue plus qu'une fois par jour et ce à des heures irrégulières, une petite poignée de galette de maïs froide. Nous n'avons plus d'eau. La tinnette est archipleine. Bizarrement, le gel, au lieu de neutraliser l'odeur des excréments ne fait que l'exaspérer. Nous guettons l'arrivée de la galette de maïs comme des animaux en cage dont la nourriture est dispensée au gré de la fantaisie d'un maître oublieux. Les fragments de galette sont de vrais glaçons, le maïs n'est même pas bouilli auparavant, c'est juste cuit au four.

Dans cette atmosphère grelottante, faite de tristesse, de glace et de crasse, je parviens à rester calme. La cellule est peuplée de gens très bien, tous fort polis. Et nous ne prenons pas les choses au tragique, nous sommes gentils entre nous, gais, comme les gens ne peuvent l'être qu'en prison préfiguration imaginaire de l'hésychasme monacal ou de la félicité céleste. Il y a un grand propriétaire terrien de Bessarabie, qui est particulièrement agréable : Cimpoiésu, et bien d'autres. J'ai pour compagnon de lit un chauffeur, c'est même le chauffeur de Cimpoiésu, passé en jugement en même temps que son maître et puis condamné à un nombre terrifiant d'années. Comme Cherciu, le chauffeur d'Alimanesteanu, parce qu'il lui apportait de la nourriture à sa résidence forcée du Baragan²². Il a eu un comportement exemplaire lors du procès, il a donné des gages de fidélité et a suivi son maître en prison, tout comme les écuyers suivaient les seigneurs dans les croisades, les guerres ou les aventures. Il a cependant du mal à supporter le quotidien du régime pénitentiaire. Il est nerveux et – comme bien des gens simples – il souffre de la promiscuité, de la saleté, des privations, bien plus que les intellectuels ou les gens aisés. Les ronflements « épouvantables » d'un voisin le perturbent. Il me demande humblement de faire un échange : que je prenne sa place et qu'il dorme à la mienne, un peu plus loin de la source de ronflements. Les distances entre les deux sont infimes, mais l'homme se fait des illusions et dans ces

circonstances, où tout se passe au niveau psychique, un simple déplacement de quelques centimètres peut contribuer à l'apaiser. Nous changeons de place.

La chose est d'autant plus aisée pour moi, que dans la cellule 80 de Gherla je me trouvais à côté d'un honnête homme, fort cultivé, le général C-tescu-Taranu, le plus imbattable des ronfleurs de tous les temps et de toutes les prisons. Les bruits qu'il produisait étaient si triomphants, si irrésistibles, si atroces que la question de pouvoir dormir ne se posait même plus quand on partageait son espace. D'autant que ce n'était pas un bruit uniforme, continu, mais une inépuisable série de grondements de canon, toujours différents, toujours surprenants – véritable gamme inventive d'un artiste dont le style se renouvellera constamment. On finissait par s'assoupir un peu, après quelques semaines de vie en commun, mais par brèves périodes seulement, – comme ces capitaines de navire, voués à n'être jamais entièrement délivrés du mal de mer, même après des années de navigation. Ainsi, je n'ai pas réussi à m'habituer à la bouillie de gruau, si ce n'est après plus de trois ans de prison.

Le lendemain, vers le soir, le chauffeur s'adresse à moi avec encore plus d'humilité il voudrait tout de même revenir à sa première place ; ça ne va pas bien, là où il a dormi : il y a du courant d'air. Nous rechangeons de place. Et le lendemain le manège recommence.

Vers deux heures du matin on amène dans la cellule un nouveau lot de prisonniers, un foule de gens pêle-mêle, il ne manquait plus qu'eux la cerise sur le gâteau. Et avec quelle détresse ils promènent leur regards partout, viendraient-ils par hasard de lieux moins sinistres ? Nous les recevons de façon inattendue pour eux, tranquillement et en faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Mais où donc les coucher ? Tout le monde se tasse pour créer de nouveaux espaces, imaginaires pour la plupart, comme ceux de la géométrie riemannienne Certains d'entre eux n'ont d'autre ressource que d'aller somnoler sur des bancs. J'invite l'un d'entre eux, un homme volumineux, exaspéré et à bout de forces – dont le visage exprime la souffrance, et l'épuisement – à prendre ma place, nous n'aurions pas la place côte à côte ; et de toute manière on voit bien qu'il a un besoin urgent de deux ou trois heures de repos. Je passe le reste de la nuit sur le banc.

La nuit suivante je m'endors, recru de fatigue. Et c'est alors, cette nuit-là qu'un rêve miraculeux, ou une vision, me comble. Je ne vois pas Notre Seigneur Jésus en chair et en os, mais seulement une immense lumière – blanche et brillante et je ressens un bonheur indicible. La lumière m'enveloppe de toutes parts, c'est un bonheur total qui efface tout le reste ; je suis baigné de lumière, je flotte dans la lumière, *je suis* dans la lumière et j'exulte. Je sais

²² Grande plaine du sud de la Roumanie, au climat de steppe.

que cela va durer éternellement, c'est un *perpetuum immobile*. *Je suis* me dit la lumière, non en paroles, mais par transmission de pensée. *Je suis* : et je comprends, par l'intellect, mais aussi par la voie des sens, je comprends que c'est le Seigneur et que je suis dans la lumière du Thabor, que je ne me contente pas de la voir, je vis en son sein.

Je suis suprêmement heureux, heureux, heureux. Je le suis et je comprends que je le suis et je me le dis. Et la lumière semble être plus lumineuse encore que la lumière et on dirait qu'elle parle et qu'elle me dit *qui* elle est. Le rêve me semble durer longtemps, très longtemps. Ma félicité ne se contente pas de durer sans interruption, elle augmente sans cesse si le mal est un abîme sans fond, alors le bien à son tour n'a pas de sommets, le cercle de lumière est de plus en plus vaste et la félicité, après m'avoir enveloppé soyeusement, change de tactique, devient dure, se précipite, roule sur moi comme une avalanche qui prenant le contre-pied de la gravitation, m'élève ; puis elle change de manière : c'est la tendresse, elle me berce et à la fin des fins, sans ménagement aucun, elle *me remplace*. Je ne suis plus. Ou plutôt, non, je suis, mais avec une puissance telle que je ne me reconnais pas.

C'est depuis cet instant que j'éprouve une honte indescriptible : honte des bêtises, des méchancetés, des bassesses. Des humeurs, des coups tordus. J'ai honte.

Le père Haralambie m'écoute avec attention, il ne sourit pas, il ne sursaute pas. Puis il se prononce : il ne croit pas que les rêves ou les visions soient suspects. Au contraire ; il me comble de bonheur. Il me demande cependant une grande discrétion et une maîtrise humble de moi-même. Et surtout – c'est difficile à comprendre, dit-il, mais il me prie de faire un effort – que je les considère comme choses naturelles, peu exceptionnelles, qui ne me fassent pas quitter le chemin – aussi banal que possible – de la vie de tout le monde. Une bonne pensée, de la part de ma mère, comme un petit salut, pas plus. Et la miséricorde du Seigneur est infinie ; quand il passe, il arrive que la frange de son vêtement frôle les personnes les plus inattendues.

Nous échafaudons des projets d'avenir. Le père est comme tout moribond authentique – persuadé à cent pour

cent qu'il va mourir et assuré à cent pour cent qu'il va vivre.

Mais peu de jours après, il est victime d'une violente hémorragie. Elle le terrasse. Le médecin, un détenu, appelé avec insistance, venu péniblement, hoche la tête. Le « chef de chambrée » enroule le père Haralambie dans une couverture, un autre détenu et moi-même le portons jusqu'à la porte de la cellule, d'où les sentinelles viennent le chercher. Nous autres, sommes obligés de rester face au mur, les bras couvrant nos yeux.

J'apprendrai plus tard qu'il est mort le lendemain.

Péguy, mobilisé en août 1914, est allé prendre congé de tous ses amis et se réconcilier avec tous ses ennemis. Il a parcouru Paris de long en large. Il est allé présenter ses excuses à tous ceux à qui il avait fait du tort, il n'a pas oublié, chez des amis, une maîtresse de maison à qui il lui semblait s'être adressé une fois avec rudesse. Il est parti décidé à mourir pour la cause en laquelle il croyait et, par dessus le marché, pour la république universelle et « la dernière de toutes les guerres ». Il parlait sérieusement : il est mort tout de suite, en septembre. Il a fait de l'excès de zèle. Il s'est levé pour diriger avec plus de précision le tir de ses hommes, couchés à terre. « Couchez-vous, mon lieutenant, couchez-vous... » Il ne les a pas écoutés. Cela ne l'avait pas empêché de demander à sa femme de lui acheter et de lui garder pendant toute la durée de la guerre l'ensemble des journaux et des revues qui l'intéressaient.

Il ne peut rien savoir des hommes, celui qui n'a pas constamment présent à l'esprit combien sont simultanés les nombreux plans contradictoires de la conscience.

Boogie mambo rag

En roumain le mot « corn » a trois pluriels : « coarne » (les cornes), « cornuri » (les croissants) et « corni » (les cornouillers)... dans la cellule 83, j'ai eu la chance de trouver plusieurs personnes qui connaissaient bien « La tunique du Christ » : je l'ai entendu raconter, à loisir, plus tard dans d'autres cellules également... Pa vu ga de ke zo ni... dit Marcellus à Demetrios.

Octobre, novembre 1962

Et alors beaucoup succomberont, ce seront des trahisons et des haines intestines. Matthieu 24, 10

Dans la cellule 44 de Gherla, une cellule d'infirmier, je rencontre une atmosphère totalement opposée à celle du tunnel 34 du « réduit ». Tout bouillonne de haine, la délation se sent chez elle, les rancœurs et la zizanie y ont pris leurs aises, les démons font la ronde et Belzébuth danse la gigue comme chez lui, sur les terres de son père. Qui pourrait l'en empêcher ? Des orties, de la ciguë, de la mandragore. En définitive, écrit Bergson, pourquoi ne pas supposer une vie fondée non pas sur des composants de l'oxygène, de l'azote, de l'hydrogène et du carbone, mais sur des composants du cobalt par exemple ? Et pourquoi n'existerait-il pas des mondes où ce ne serait pas le bioxyde de carbone mais l'ammoniaque qui assurerait la photosynthèse et la fertilité ? À côté de notre univers harmonique, l'anthroposophe Rudolf Steiner en décrit un autre, syncopé.

Dans la cellule 44 le monde est syncopé, le monde est ammoniacal. La méfiance et le soupçon ont tout dévasté, comme les ardeurs du vent torride des steppes. Les gens ne se contentent pas d'avoir oublié la bienséance quand ils parlent, ils ne se parlent même plus et pis que cela ! ne s'adressent même plus des injures. Les nuages lourds d'électricité coléreuse se heurtent aux nuages bouffis de l'électricité d'aigres ressentiments. Une touffeur d'où jaillissent parfois les éclairs des prises de bec.

Chaque malade est persuadé que les autres ne sont que des simulateurs. Les détenus-médecins, signalent aux matons les nombreuses suspicions de simulation. Sur chaque gamelle on sent peser l'œil mauvais, inquisiteur et envieux de tous ceux des alentours. Les regards et les pensées pèsent les quelques malheureux médicaments distribués, avec bien plus d'exactitude qu'une balance de précision pharmaceutique. C'est la phase du borborygme qu'évoque le « Livret du chef d'équipe²³ ».

Le colonel Marinescu, qui a les nerfs malades, éclate, plusieurs fois par jour, en sanglots hystériques ; on dit qu'il fait du cinéma. Benea, un paysan du village de Blaga²⁴ est paralysé, il faut le porter dans les bras sur la tinette. J'ai du mal à trouver quelqu'un qui m'aide à porter « nette espèce de voleur ». Pastorel est mortellement haï

²³ Phase décrite par le « capitaine » Codreanu, dans le *Manuel des légionnaires*, comme « le borborygme du désespoir » N.B. l'équipe = « cuib » : cellule de base du mouvement légionnaire.

²⁴ Lucian Blaga (1895-1961), poète, dramaturge, philosophe, essayiste et diplomate. Professeur à l'université de Cluj, académicien, né à Lancrãm, près d'Alba-Iulia en Transylvanie.

parce qu'il garde ses distances. Quant au dr. Raileanu, biologiste et physiologiste érudit, qui est, il est vrai, très méprisant de nature, ils veulent le rosser. Le général Vãtãmanu vole à son secours ; il passe lui aussi pour un menteur éhonté parce qu'il raconte les chasses au bison auxquelles il a participé.

Le « chef de chambrée » est un grand consciencieux et il souffre d'insomnies. Quand il m'arrive de descendre la nuit à la tinette, le seul bruit de mes brodequins le réveille de l'assoupissement auquel il était péniblement parvenu. Il m'engueule comme poisson pourri et me jette des regards si lourds de haine que j'en perds tous mes moyens : il est vrai que j'ai eu le malheur une fois ou deux de faire tomber un brodequin – avec un bruit de tonnerre et de tremblement de terre – ce qui lui donne parfaitement raison aux yeux de tous.

Les accusations de vol s'enchaînent sans relâche. On nous octroie un flacon d'acide lactique d'environ cinquante grammes et on me charge d'en faire la distribution à ceux qui sont classés dans la catégorie « maladies du tube digestif » (pour la plupart des tuberculoses intestinales) dans laquelle je me range moi aussi. J'ai réceptionné au guichet le flacon et une pipette, je me suis dirigé tout droit vers la dizaine de malades concernés, j'ai installé les douze flacons sur le rebord de la fenêtre et j'ai compté avec la pipette un nombre égal de gouttes pour chacun, bricolant pour améliorer le résultat et corrigeant jusqu'à parvenir à une égalité quasi absolue. Le flacon vide et la pipette sont restés à l'endroit où j'avais opéré et j'ai restitués les autres petits flacons (dix) à leurs possesseurs, le onzième me revenant.

Un quart d'heure après, le bruit se répand que, venant de la porte, je suis passé près de la cuve à eau (je ne pouvais pas passer ailleurs), que j'ai pris de l'eau et ai remplacé l'acide lactique par de l'eau, que j'ai distribuée, en gardant tout l'acide lactique pour moi.

Une accusation fantasmagorique – comme diraient les personnages de Molière –, je n'ai pas eu le loisir de faire l'opération que l'on m'impute et tout le monde aurait pu me voir faire, me prendre en flagrant délit. Ça ne fait rien. Le chef de chambrée et quelques soupçonneurs professionnels y souscrivent. J'ai de la chance, personne n'a encore consommé les gouttes. Je rassemble à nouveau les petits flacons, j'en reverse le contenu dans le flacon commun, sans y mettre le contenu du mien. Je fais goûter au chef de chambrée ; il s'exécute, en grimaçant à cause de l'acidité. Je verse ensuite le contenu de mon petit flacon dans le flacon commun qui se remplit.

Bien que j'aie fait la preuve de ma bonne foi, je ne convaincs personne.

Boogie mambo rag

Penses-tu ! C'est une citation de Milton... J'avais pour adversaire Istrati Micescu²⁵ et voila que... Oui, c'est ça, *blaireau*, nom d'un petit bonhomme !... Le général prussien, baron von Steuben, a failli être élu roi des États-Unis après la victoire dans la Guerre d'Indépendance... Ah, oui, c'est tiré de Goethe : *Mire das Auge nicht sernnenhaft, so konnte es die Sonne nick erblicken...* Sans beurre et sans chocolat, ça n'a aucun charme, seulement, vois-tu, le beurre... La Malaisie ! Kuala Lumpur. Luang Prabang, c'est aile du Laos !... Non, mon cher, excuse moi de te contredire, les Leghorn sont blanches, les rouges, ce sont des Rhode Island.

La passion de l'envie vous ronge incomparablement plus que l'égoïsme, maladie bénigne. Et le virus de l'égalité nous pousse à nous vouloir du mal avec acharnement. La haine des autres peut être plus violente que l'amour de soi. Cioran dit il vaut mieux envoyer tous les gens en enfer, et ce le plus loin possible dans ses profondeurs, plutôt que d'en voir un seul profiter de quelque chose en plus ; mieux vaut les damner tous que d'en sauver un seul. *La soif d'enfer* égalitaire m'est apparue à moi aussi dans de nombreuses cellules, où une sorte de variante de la loi de Böhm-Bawerk²⁶ fonctionnait impeccablement les rancœurs sont inversement proportionnelles à la mesure de la différence existant entre les unités qui forment une collectivité humaine.

Il en va tout autrement chez Dante et Jules Romains. Dans *Le Paradis* ceux qui se trouvent au troisième ciel ne jalouent pas ceux qui sont au cinquième : ils se réjouissent de leur joie, participent de bon cœur à leur béatitude et sont entièrement satisfaits de la place qu'ils occupent dans le paradis inférieur. Jules Romains dans *Les Hommes de bonne volonté* affirme : Je préfère habiter une petite chambre dans les mansardes d'un palais plutôt qu'un salon du même édifice dévasté et abandonné.

La société d'autrefois était constituée d'hommes dominés par l'égoïsme et guidés par leur intérêt personnel, chacun pensant à soi et c'est pourquoi il était facile d'y être heureux. Préoccupé de son propre bien-être, l'individu n'avait cure du bien d'autrui.

²⁵ Grand juriste roumain.

²⁶ Économiste autrichien, l'un des chefs de l'école marginaliste.

(Est-ce que le malheur de l'autre le laissait froid ? Réponses :

- 1) Quel que soit le régime, le malheur d'autrui vous laisse toujours froid.
- 2) Mais face au bonheur de l'autre plus de froideur – on va l'envier à mort, utiliser les moyens les plus ignobles pour s'y opposer, à moins qu'on ne soit suffisamment préoccupé d'une « possible » réalisation de son propre bonheur.)

Je ferme les yeux en serrant bien fort les paupières, dans la cellule 44 : Ah ! les belles promenades dans l'Europe d'avant la Première Guerre mondiale – Édouard VII, le cigare au coin des lèvres, incognito dans les allées de Marienbad et ah ! (comme disait Galsworthy) Bucarest par un jour de septembre nimbé d'éther opalin aux doux reflets verts ; la chaussée de Pantéléimon, assommée de chaleur par une journée torride de juillet ou d'août et tant d'estaminets où il fait bon et frais de part et d'autre – la rue Armeneasca, paisible comme une « patriarcale²⁷ » de St. O. Iosif, par temps d'hiver, sous la neige, quand dans les maisons ronflent les feux, au cœur des grands poêles en faïence...

Je bats la campagne, je flotte en pleine idylle, ces images toutes faites sont ridicules, stéréotypées... Mais d'où me viennent donc avec une insistance si stéréotypée ces effluves de mélilot, de terre humide s'évaporant sous les premiers rayons de soleil printanier, ce parfum de pain chaud ?

(Mon vieux, me dit Al. Pal., depuis que tu es sorti de prison, tu es devenu drôlement « semanatoriste²⁸ », pire que Romulus Seisanu, Timoleon Pisani²⁹ et ceux de « l'Universul » ou du « Concours pour la jeunesse ». On m'a dit que ton auteur préféré était Nicolae Densusianu³⁰ !

²⁷ Titre d'un recueil de poèmes de Stefan Octavian Iosif (1875-1913).

²⁸ Semanatoriste, adhérent du « Semàtorul » (le semeur), mouvement littéraire dont la source d'inspiration se trouve dans la vie des champs.

²⁹ Seisanu, Pisani : éditorialistes roumains de l'entre-deux guerres.

³⁰ N. Densusianu (1846-1911) : historien et archéologue.

Malmaison, cellule 12

Au moment où le maton s'arrête devant la porte, je réussis à soulever (très légèrement) les lunettes noires ; j'utilise la main qu'il n'immobilise pas avec la sienne. Cela n'a aucune importance de savoir ou non dans quelle cellule on est réparti, mais je sens que toute personne retenue ou détenue, met un point d'honneur à connaître ce détail. Le maton me prend sur le fait et me frappe durement. Il est correct : il faut respecter les formes - la forme est la garantie du droit - chacun de nous fait son devoir, nous sommes quittes.

La cellule 12 est certainement très proche de l'avenue Calea Plevnei, car on entend on ne peut plus clairement les cloches de l'église située de l'autre côté du square, entre les rues Stefan Furtuna (général Angelescu) et Witting.

Les cloches créent leur propre espace sonore - un véritable univers. Celui qui se trouve à portée de leurs ondes participe de l'état d'exaltation et de ravissement que fait naître inmanquablement, à chaque fois, le son de toute cloche. (Poe: Murmures de cloches, Murmures de cloches, /Des cloches. Des cloches. Des cloches³¹.) Leur pouvoir de réconfort pénètre aussi dans la cellule 12, où

³¹ Du poème « Les Cloches » du poète américain Edgar Allen Poe (1809-1849).

Jilava, février 1962

En exposant la vie et l'œuvre de Martin Luther, Bruder Harald cite et commente les paroles capitales prononcées à Worms en 1517: *Hier stehe ich ; ich kann nicht Anders. Gott helfe, mir. Amen !*³³

Paroles de prince. Combien différentes d'un : « Que voulez-vous que je fisse ? J'ai signé. » Le moine rebelle a un raisonnement inverse : pour ce qui est de signer, je ne signe pas, je verrai bien ce que je ferai. Que le Seigneur me vienne en aide.

Le soir, après l'extinction des feux, quand je reviens de la tINETTE qui se trouve à l'extrémité de la cellule-tunnel, je parcours toute l'étendue du lieu pour arriver à ma couchette, placée près de la porte, selon les ordres de l'adjudant Ungureanu. Tous les autres sont à leur place, couchés : je reste le dernier parce que mes malheureux boyaux m'obligent à chercher de préférence la possibilité de ne pas me hâter. Je passe donc, comme pour une procession, au milieu des deux rangées de ceux qui se préparent à dormir et je prends soin de souhaiter une bonne nuit

³³ « Me voici, devant vous, je ne puis agir autrement. Que Dieu me vienne en aide. Amen. »

mon codétenu, et moi-même ne cessons de vivre comme des animaux pour nous sentir humains, qu'aux instants où l'église voisine invisible nous adresse le message triomphant de ses cloches.

Le premier effet de mon incarcération est accentué par les cloches : le sentiment de culpabilité. Bien que notre présence ici soit le fait d'accusations fantaisistes, nous assumons pleinement une culpabilité générale : vis-à-vis de nous-mêmes, de la vie, des humains. Nous sommes innocents des accusations portées contre nous, mais – hélas ! ô combien coupables pour tout le reste ! Nos épaules, notre dos, notre âme sont chargés des péchés du monde. Chargés aussi des douleurs des animaux : Markel, le frère du starets Zossima disait : oui, à cause de notre péché, ils en sont venus à se dévorer entre eux et à être poursuivis par les chasseurs.

(Dans l'islam, tout homme est tenu d'être une fois dans sa vie «^ohadji³² ». S'il n'a pas pu l'être, l'obligation en revient à son héritier. Mais pas seulement à son héritier, tout homme doit faire le pèlerinage sacré au nom de ceux qui ne l'ont pas fait, chacun est responsable de tous. Il en va à peu près de même pour nous.)

³² Titre que porte un musulman qui a fait le pèlerinage à La Mecque.

à chacun en particulier. On me répond avec amabilité et ferveur et je ressens du bonheur à savoir que l'on m'accorde de la sympathie et que j'agis correctement.

Certes, je sais que j'agis bien et par là-même j'annule le bien. En cela les existentialistes ont raison quand nous prenons conscience du bien que nous faisons, la conscience le compromet irrémédiablement. La conscience est annihilant, elle exclut la candeur, l'accomplissement serein et innocent du bien. Elle souille toute l'élégance de l'action.

Tout de même, ils ont raison, sans avoir raison, ces existentialistes. Ils vont un peu vite en besogne, ces prestidigitateurs. La conscience souille, mais pas irrémédiablement. Nous ne sommes pas de purs enfants, nous ne sommes pas des saints. Mais nous ne sommes pas non plus – vlan ! d'un seul coup I. – des canailles, des « *salauds* ». Des saints certes non. Mais peut-être *the next best*, c'est-à-dire des imposteurs du bien.

Les saints, c'est la limite extrême. Mais à leur suite il y a les miros, puis les seigneurs, et tout au bout, voilà qu'arrivent lopin-clopan les « *aventureux* » du bien, un peu ridicules, un peu essoufflés, mais non dépourvus de valeur.

Nous savons que nous faisons le bien – donc nous le souillons – mais c’est le bien que nous faisons, pas le mal. Nous ne participons pas de la pureté des saints, mais nous faisons tout de même quelque chose qui nous sorte des rangs des crapules. Il y a tout de même une différence, je crois, entre d’une part les « *salauds* » et d’autre part ceux de la cellule 34 (et autres imposteurs du bien »).

Il y a ici, à la 34, autre chose, autre chose que la touffeur où se débattent les pusillanimes, les délateurs, les vaincus. (Lesquels sont presque toujours en train de s’apitoyer sur leur sort et de pleurnicher : des geignards de la trahison et de la défaite. Et avec cela, voilà qu’ils se rengorgent comme des paons, parce qu’ils ont cédé il n’y a pas que les imbéciles qui ont bonne mine à être orgueilleux, les scélérats aussi !) D’ailleurs, ce qui signe ici est facile à reconnaître, comme une couleur intense, comme un accord parfait. La noblesse et l’esprit chevaleresque ne sont pas de simples nostalgies, leur domaine est tout autre (comme celui du christianisme, qu’ils reflètent) celui des secrets ou des recettes du bonheur.

Ceci est peut-être du pur blasphème, mais j’ai une théorie, bien à moi, selon laquelle l’image du Christ, telle que nous la donnent les Évangiles, n’est pas seulement celle d’un être doux, bon, juste, sans péchés, miséricordieux, puissant, etc. D’après ce que relatent les Évangiles tous sans exception – il nous apparaît doué aussi de merveilleuses qualités chevaleresques, des qualités de *gentleman*.

Tout d’abord, il frappe à la porte, il attend avant d’entrer, il est discret. Ensuite, il fait confiance aux gens, il n’est pas suspicieux. Et la première qualité chevaleresque, celle d’un grand seigneur, c’est la confiance, le soupçon étant, au contraire, le trait fondamental du fourbe. Un *gentleman* c’est un homme qui – jusqu’à preuve dirimante du contraire – a confiance en tous et à qui il ne viendrait pas à l’idée de prêter avidement l’oreille aux diffamations glissées sur le compte d’un de ses amis. Chez les coquins et autres misérables, la première réaction, c’est toujours le soupçon et la satisfaction – à nulle autre pareille – de pouvoir se dire que son semblable est aussi infect que lui.

Allons plus loin. Le Christ pardonne facilement et totalement. Le coquin ne pardonne jamais ou alors, s’il cède, (sans pardonner), il le fait de mauvais gré, péniblement, au compte-gouttes. Alors que le Seigneur dit « Je ne te condamne pas. Va et ne pêche plus. » *Je ne te condamne point...* Il est toujours prêt à secourir, il ne demande pas mieux. Il a de la compassion. Il dispense sa miséricorde à la veuve de Naïn, aux aveugles, à la femme courbée, sans que ceux-ci n’aient rien demandé. Il sait graduer ses appréciations, il donne à chacun son dû. À la Cananéenne qui a fait preuve de constance et de courage, il en dit plus qu’à d’autres qu’il absout, il utilise une formule complé-

mentaire : Ô, femme, grande est ta foi (à elle seule ; à la fois l’exclamation : Ô ! et le qualificatif : *grande*).

Il est constamment – et avec un soin tout particulier en cela – attentif et poli ; *ami*, dit-il à Judas. Jamais une insulte ou une parole méprisante pour les pécheurs. Aucun texte ne révèle de moralisme rigide, de pudeur feinte. Et il ne pose aucune condition préalable aux pécheurs, il n’y a aucune discrimination: Je ne rejeterai pas celui qui vient à moi. Le fils prodigue vient à sa rencontre (*et même de très loin déjà...*). Et chaque fois qu’il donne, il donne généreusement, à profusion, bien plus qu’il n’en aurait fallu, en grand seigneur. (Que peut-il y avoir de plus étranger à la mesquinerie comptable et à la petitesse des calculs de pharisiens qui pèsent tout au gramme près que ces paroles de Jean 3, 34 : « Dieu donne l’Esprit sans mesure ».) Le souci de bonne gestion, non c’est trop joli, de bureaucratie tatillonne, qui pousse Judas à se préoccuper de l’argent dépensé pour le nard montre d’une part que ce vendeur manquait de tout sens de la générosité, et d’autre part que le Seigneur passait naturellement – noblement – pardessus tout calcul, toute avarice, (même s’ils sont déguisés en œuvres de bienfaisance et de patronage) pour goûter à la joie de gaspiller, (qui est tout comme sacrifier), dans des instants d’élévation spirituelle. Ceci est aussi un geste noble, le noble étant capable à tout instant de sacrifier sa vie ou de dilapider sa fortune. Le noble perdra parfois sa vie dans un duel, pour des raisons mondaines ou va perdre sa fortune au jeu, mais son comportement, comme tout ce qui est terrestre, n’est que l’imitation maladroite de vertus magnanimes ; l’amour charnel n’est-il pas lui aussi une pauvre contrefaçon de l’amour divin

La confiance en l’autre, le courage, le détachement de soi, la bienveillance pour les accablés, dont on ne peut tirer aucun profit (les malades, les étrangers, les prisonniers), un sens très sûr de la grandeur, la prédisposition au pardon, le mépris pour les prudents et les thésauriseurs : voici des traits chevaleresques, des traits de *gentleman*.

Il invite tous les hommes à se reconnaître pour ce qu’ils sont : des fils du Père, du maître. De ce point de vue le livre qui se rapproche le plus des Évangiles c’est *Don Quichotte*, car le chevalier de La Manche dit à ceux de l’auberge qu’ils sont des châtelains, sans le savoir, et leur demande de se comporter comme tels, noblement.

Le prince Mychkine, comment réagit-il alors que l’acte de Ganea ne se différencie en rien de celui d’un butor et d’un usurier ? Il éprouve de la pitié et de la honte pour celui qui a oublié (dans sa colère et sa soif d’argent) sa qualité d’enfant de Dieu.

La situation de chrétien ressemble beaucoup au statut d’aristocrate. Pourquoi ? Parce que tous deux sont fondés

sur les plus seigneuriales des qualités : la liberté et la confiance (la foi).

Qu'est-ce qu'un seigneur féodal ? C'est avant tout un homme libre.

Qu'est-ce que la foi ? C'est avoir confiance dans le Seigneur malgré la méchanceté du monde, nonobstant

Boogie mambo rag

Les habitants de Besançon, tu sais comment on les appelle ? Et ceux de Charleville ? Et de Monaco ?... Ce n'est pas parce que j'ai été son ministre, mais sachez que Ferdinand³⁴ n'a pas été l'emporté que vous prétendiez. C'était un botaniste distingué, un polyglotte de qualité, il connaissait l'hébreu, la théologie et était numismate... À Einsiedeln, je crois, oui, la vierge noire est dans le monastère d'Einsiedeln... bisontins, c'est comme cela qu'on les appelle, et ceux de Charleville ce sont des carlopolitains³⁵ ; ceux de Monaco des monégasques... ; oui, il ai-

l'injustice, en dépit de la bassesse, bien qu'on ne reçoive de partout que des signaux négatifs.

Voir les paroles de Tolstoï dans *Anna Karénine* (lors de l'élection du maréchal de la noblesse de la province) : « Si nous sommes nobles, c'est pour avoir confiance. »

mais les belles tziganes. C'est dans Baudelaire : *Horloge ! dieu sinistre, effrayant, impassible...* il vous faudra bien reconnaître que ce n'était pas le sot que vous avez inventé ; il se montrait généreux avec ses officiers d'ordonnance : tenez, mon frère me l'a raconté : il donnait à chacun un cigare et un louis d'or... Eh, je vois bien que vous ne savez pas, la fauvette en anglais, c'est *robin*, et le roitelet c'est *wren*, mais voyons un peu, vous là-bas, si vous savez comment on dit *mesteacàn* en français... Et (la reine) Marie, combien vous avez pu être injustes à son égard... disait Marcellus à Demetrios.

³⁴ Deuxième roi de Roumanie.

³⁵ Expression de l'auteur.

À PROPOS DU BULLETIN LUMIÈRE DU THABOR ET DES PAGES ORTHODOXES LA TRANSFIGURATION

Le Bulletin électronique *Lumière du Thabor* est gratuit. Il est envoyé à nos abonnés environ quatre fois par an. Les anciens numéros peuvent être consultés et téléchargés à la page [Archive du Bulletin « Lumière du Thabor »](#). Le Bulletin s'imprime aussi bien sur papier format A4 que sur papier format lettre US. Vous pouvez télécharger des fichiers en format Word compressés qui contiennent plusieurs anciens numéros, ainsi que les fichiers joints aux Bulletins. Consultez la page « Archive du Bulletin » aux Pages Orthodoxes.

Si vous voulez ne plus recevoir ce Bulletin, prière de nous en avvertir et nous enlèverons votre nom de notre liste d'envoi. Prière également de nous avvertir si vous recevez le Bulletin en double.

IMPORTANT

Si vous changez d'adresse de courrier électronique, prière de nous en avvertir...

Visitez-nous : www.pagesorthodoxes.net

Contacter-nous : thabor11@yahoo.ca
